

7^e ANNÉE. - N^o 7
Tome XIV

25 X 28
28
DÉCEMBRE 1927

REGNABIT

Revue Universelle du Sacré Cœur
et Organe
du Rayonnement Intellectuel du Sacré Cœur.

*Toute la question du Sacré-Cœur ;
Tout le mouvement des âmes vers le Sacré-Cœur
Voilà l'objet de cette Revue.*

SOMMAIRE

I. - DOCTRINE

- Abbé Ed. MARTIN. — Catéchisme du Sacré-Cœur. Leçon XIV
- XIX — 9^e et 10^e Articles du Symbole : L'Église catho-
lique. (La communion des Saints - la Rémission des péchés.)
(Suite et fin)..... 3
- L. CHARBONNEAU-LASSAY — L'Iconographie embléma-
tique de Jésus-Christ. - Les Capridés - Le Chevreau 11
- Abbé L. LÉVESQUE. — Le Sacré-Cœur, emblème d'amour
et dévotion d'amour 19

II. - VIE

- ÉPHÉMÉRIDES DE DÉCEMBRE 27
- R. P. GASPERMENT, s. j. — Le Sacré-Cœur et la Chine (suite) 31
- Abbé Lucien BURON. — Sœur Jeanne Guillen 39
- Le Rayonnement du Sacré Cœur dans l'éducation. — Exemple
de causerie aux enfants : Paix aux hommes de bonne vo-
lonté 52

III. - LES FAITS

- Chroniques : France, Belgique, 57

IV. - BIBLIOGRAPHIE

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT : France et Colonies 20 fr. - Étranger 30 fr. français.

Collection des 6 premières années : Chaque collection : 30 frs.

ROME — PARAY-LE-MONIAL — PARIS

BRUXELLES — QUÉBEC — PEKIN

R 218370

La Revue Universelle du Sacré-Cœur

Paraît le 1^{er} de chaque mois

sous le patronage de S. E. le Cardinal DUBOIS, archevêque de Paris.

Comité de Direction :
Le Comité
du « Rayonnement Intellectuel
du Sacré-Cœur. »

Secrétaire Gral de Rédaction :
Abbé Félix ANIZAN
75, Rue de l'Assomption, PARIS XVI^e
Chèque postal Paris 599-92

L'abonnement est d'un an.

Il part du 1^{er} Juin et du 1^{er} Décembre.

France et Colonies : 20 francs. - Autres pays : 30 francs français.

Le numéro : France et Colonies : 2 francs. - Autres pays : 3 francs.

Chaque collection de chacune des 6 premières années : 30 francs

On s'abonne aux adresses indiquées à la première page de ce numéro. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 1 franc et de la bande d'abonnement.

Nos collaborateurs restent responsables des articles qu'ils signent. **La Revue Universelle du Sacré-Cœur** n'est engagée que par les articles signés : « Le Comité de Direction ».

Les manuscrits adressés à la Revue ne sont pas rendus.

La reproduction et la traduction des articles de la Revue ne sont autorisées qu'avec une indication de la source.

Les ouvrages envoyés pour compte-rendu doivent être adressés en double exemplaire au Secrétariat de *Regnabit*, 30, Rue Demours, Paris (XVII^e). Les auteurs et les éditeurs qui sont avisés du refus d'annonce de leurs ouvrages peuvent les reprendre à cette adresse où ils restent à leur disposition pendant un an.

~~~~~

Pour tout ce qui concerne l'Administration ou la  
Rédaction de « REGNABIT ».

Adressez toutes vos communications (anonyme-  
ment : à Monsieur l'Administrateur de *Regnabit*

ou

à Monsieur le Secrétaire Général de *Regnabit*

30, Rue Demours, PARIS (XVII<sup>e</sup>)

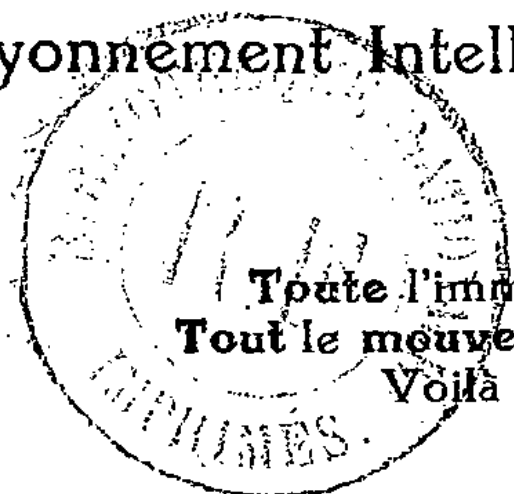
~~~~~

NNÉE - N° 7

DÉCEMBRE 1927

EGNABIT

Revue Universelle du Sacré-Cœur
et Organe
du « Rayonnement Intellectuel du Sacré-Cœur »



Toute l'immense question du Sacré-Cœur
Tout le mouvement des âmes vers le Sacré-Cœur
Voilà l'objet de cette Revue.

Tome 14



D.

9/10/8

ROME : 8, Lungo Tevere Cenci (XV^e)

PARAY-LE-MONIAL : Rue Chervier

PARIS : 10, Rue Cassette (VI^e)

BRUXELLES-ETTERBEEK : 43, Avenue Eudore Pirmez.

PÉKIN : Librairie Française

CANADA : M. Amédée Denault, C. R. S. C., 105, Rue Sainte-Anne, QUÉBEC.

REGNABIT

Revue Universelle du Sacré Cœur
et Organe
du « Rayonnement Intellectuel du Sacré Cœur »

ROME

8, Lungo Tevere Cenci (XVe)

PARIS

10, Rue Cassette (VI^e)

PARAY-LE-MONIAL, Rue Chervier — Chèque Postal : LYON, 83/33

BRUXELLES - ETTERBEECK

68, Avenue des Casernes

PÉKIN

Librairie Française

CANADA : M. Amédée DENAULT, C.R.S.C., 105, rue Sainte-Anne, Québec.

CATECHISME DU SACRÉ-CŒUR

LEÇONS XIV - XV

9^e et 10^e Articles du Symbole :

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

(LA COMMUNION DES SAINTS - LA RÉMISSION DES PÉCHÉ.)

(Suite) (1)

D. — L'Eglise visible de cette terre, composée de justes et de pécheurs, est-elle donc vraiment le corps mystique du Sacré-Cœur ?

R. — *Oui, l'Eglise catholique, telle que nous la voyons, est bien le corps mystique du Sacré-Cœur.*

Le Sacré-Cœur n'agit point sur l'Eglise catholique comme sur quelque chose qui lui serait extrinsèque : son amour pour les hommes est tel que pour assurer à tous les lieux de l'univers et tous les âges futurs les bienfaits de sa mission visible, il a voulu la prolonger

(1) Voir *Regnabit*, Août-Septembre, p. 89 ; Octobre 1927, p. 147.

et pour cela prolonger sa vie surnaturelle dans le corps d'une Eglise visible qu'il appelle « mon Eglise » et à laquelle il s'est uni si intimement, que St Paul a pu dire : « Si nombreux que nous soyons, nous ne sommes en Jésus-Christ qu'un seul corps et tous membres les uns des autres. » (Rom. XII, 5) — « De même que le corps est un et a plusieurs membres et que les membres du corps, tout nombreux qu'ils soient, ne font pourtant qu'un seul corps : ainsi est le Christ. » (I Cor., XII, 12).

En effet l'Eglise catholique est bien un corps et non pas qu'un assemblage, une association de fidèles unis seulement par des rapports extérieurs et soumis aux mêmes influences parties de l'extérieur. C'est un corps, parce qu'il a l'unité d'un être vivant, ayant sa forme propre et son mouvement vital parti du fond même de son être : car ce corps a une âme, qui est l'Esprit-Saint : « C'est dans le même Esprit que nous avons été baptisés pour (former) un seul corps, nous tous, soit Juifs, soit gentils, soit esclaves, soit libres, et tous nous avons bu au même Esprit » (I Cor., XII, 13).

Or, comme cet Esprit, qui vivifie le corps de l'Eglise visible et lui donne sa forme spécifique d'ordre surnaturel, lui a été donné par le Cœur de Jésus, cause méritoire universelle et instrumentale principale de toutes grâces de sanctification, l'on doit donc dire que l'Eglise visible, telle qu'elle nous apparaît, est le corps mystique du Sacré-Cœur.

Ce corps mystique du Sacré-Cœur, par une ordination touchante de son Amour, peut néanmoins garder quelque influence intime sur certains de ses membres qui sont devenus, par le péché, des membres morts mais qui ont conservé quelque reste de foi et les liens extérieurs avec l'Eglise catholique. Bien que ces pécheurs, privés de l'état de grâce, ne reçoivent plus aucune influence vraiment vitale de charité surnaturelle, ils demeurent cependant unis à ce grand corps de l'Eglise comme seraient des membres desséchés dans un corps humain : car, grâce à la foi informe que le Cœur de Jésus daigne laisser en eux comme une racine de vie surnaturelle, ils peuvent plus facilement être élevés à nouveau, par sa miséricorde aux sentiments et actes surnaturels capables de les disposer à la justification de leurs âmes. Ce fait de la survivance de la Foi à la Charité dans les pécheurs est un trait caractéristique de la condescendance de Celui qui a dit, le Cœur pris d'une immense pitié pour toutes les misères spirituelles : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » (Matth., IX, 10). — « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre, mais pour sauver. » (Luc. IX, 55).

D. — Le dogme si consolant de la Communion des Saints n'a-t-il pas son fondement dans ce fait de l'incorporation de l'Eglise au Cœur de Jésus ?

R. — *Oui, c'est le fait de l'incorporation mystique de l'Eglise au Cœur de Jésus qui nous fait le mieux pénétrer le dogme de la Communion des Saints.*

Le dogme de la Communion des Saints nous révèle le flux et le reflux incessant de biens surnaturels qui s'échangent entre les divers membres du corps mystique du Christ, c'est-à-dire entre les fidèles de l'Eglise sur terre, entre les trois Eglises triomphante, militante et souffrante.

Or cette admirable communion surnaturelle est due à l'Amour même du Cœur de Jésus.

Comme son Père, non par défaillance de puissance, mais par surabondance de sa bonté, a voulu communiquer aux créatures l'honneur d'être cause, bien que nécessairement seconde ; de même, dans l'ordre surnaturel, bien que source universelle de toute grâce, le Sacré-Cœur a voulu nous rendre capables de participer à son activité rédemptrice en faveur de nos frères : en cela d'ailleurs Il poursuivait les fins sublimes de son Règne d'amour dans les cœurs. Non seulement le cœur humain de Jésus a satisfait et mérité par Lui-même surabondamment pour nous, mais par son sacrifice d'amour sur le Calvaire il nous a fait aussi acquérir la vertu de satisfaire et de mériter nous-mêmes : en effet la grâce sanctifiante qui maintenant découle de son Cœur sur tous les membres vivants de son Eglise est en nos âmes le principe de la satisfaction et du mérite. C'est donc cette vie divine circulant du Cœur de Jésus à travers tous les membres vivants de l'Eglise qui leur permet de satisfaire et même de mériter, du moins de congruo les uns pour les autres et pour les pécheurs par leurs prières, leurs actes surnaturels, leurs sacrifices. Et plus, dans ce corps mystique, les membres sont unis étroitement par l'Amour surnaturel au Cœur de Jésus, lieu moral des âmes, plus leur influence vivifiante sur le reste du corps est puissante et féconde ; de même que plus les rayons caloriques se rapprochent de leur foyer central, plus ils se rapprochent et s'embrasent les uns les autres.

Le Cœur de Jésus est donc bien de fait le centre et le moyen de la Communion des Saints dans le corps mystique de l'Eglise.

Combien ne désire-t-il pas par ailleurs que nous exploitions avec une ardente charité puisée dans son Cœur les inépuisables richesses de ce merveilleux mystère de solidarité surnaturelle entre les membres de son Eglise ? De fait, le culte du Sacré-Cœur et de son Amour oublié, offensé, méprisé, est souverainement efficace pour nous inciter aux œuvres si fécondes de la réparation surnaturelle pour nos frères, pour faire de nous des médiateurs en union au divin médiateur, le Cœur de Jésus, pour nous élever jusqu'aux hauteurs du Sacerdoce même de ce divin Prêtre et Hostie.

D. — L'Eglise visible de cette terre est-elle vraiment l'Epouse du Sacré-Cœur ?

R. — *Oui, l'Eglise catholique, c'est l'Epouse même du Sacré-Cœur.*

L'Ecriture Sainte l'atteste à propos du mariage chrétien : « Ce sacrement est grand, je dis dans le Christ et dans l'Eglise. » (Eph., V, 32). Et comme l'union des époux chrétiens a pour divin exemple l'union entre le Christ et son Eglise, combien plus étroite et

féconde doit être l'union du Sacré-Cœur avec l'Eglise catholique et combien plus parfaitement cette Eglise mérite le nom d'épouse du Christ. L'union de l'épouse avec l'époux a son principe dans l'amour ; l'union de l'Eglise avec le Christ a donc son principe dans le Cœur même du Christ. L'union de l'épouse avec l'époux fait d'eux une seule chair ; selon les Livres saints, de même l'Eglise et le Cœur de Jésus sont un mystiquement, l'Eglise est l'épouse du Cœur de Jésus parce qu'elle en est le corps, et le corps parce qu'elle en est l'épouse : communauté de nature, communauté de vie.

D'ailleurs le Sacré-Cœur traite l'Eglise catholique en véritable Epouse par les trois dons caractéristiques de la fidélité, de l'indissolubilité, de la fécondité dans son union avec elle. Fidélité de son amour : il n'y a pour cet Epoux, dit le Cantique des Cantiques, qu'une seule colombe (Cant. VI, 7-8), son Epouse, c'est-à-dire l'Eglise. « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Tel est le cri de tendresse et d'amour du Cœur de Jésus à la fin de sa vie. Indissolubilité de l'union : « l'Esprit de Dieu peut se retirer de l'âme la plus sainte, non pas qu'il l'abandonne le premier, mais parce qu'elle l'abandonne elle-même ; il ne se retirera jamais de l'Eglise. » (Terrien, la Grâce et la Gloire, I, p. 417). L'Esprit Saint est le principe inamissible de la vie de l'Eglise : elle a été constituée et confirmée en sainteté par son Epoux, le Cœur du Saint des Saints. Fécondité de l'union : cet Epoux a choisi cette Eglise pour continuer par elle sa mission visible, pour enfanter par elle de nombreuses légions d'enfants de Dieu dans la suite des âges futurs.

Hormis la Vierge Immaculée qui est au sommet de cette Eglise et y exerce le rôle de médiatrice, de cette union entre le Cœur de Jésus et son Eglise l'on ne peut rien trouver sur terre de semblable qui approche de sa perfection et de sa richesse. S'il est des noces d'âmes extraordinairement intimes avec le Cœur de Jésus, il ne faut point oublier que le corps mystique de l'Eglise réunit toutes ces beautés ineffables dans son sein même, parce que ces âmes ne font qu'un avec elle, et que donc de l'innombrable variété des filles du Roi ressortit d'autant mieux aux yeux de Jésus l'unité et la beauté séduisante de son unique Epouse et Reine de son Cœur, la sainte Eglise.

D. — Les propriétés et notes visibles de l'Eglise catholique n'auraient-elles pas leur raison d'être dans l'Amour humain et surnaturel du Cœur de Jésus pour son Eglise et pour les hommes ?

R. — *Oui, les propriétés et notes visibles de l'Eglise catholique ont leur raison d'être dans l'Amour humain et surnaturel du Cœur de Jésus pour son Eglise et pour les hommes.*

L'amour est une force unitive : le rêve de l'Amour du Cœur de Jésus est que ses fidèles soient consommés en un, à l'image de l'unité ineffable préexistant au sein de l'adorable Trinité divine. Et comme la prière de Jésus pour son Eglise ne peut être qu'exaucée, l'Eglise catholique jouit d'une triple unité : l'unité dans la foi : *unum corpus, unus Spiritus* (Eph., IV, 4), *unus Dominus, una fides*

(Eph., IV, 5) ; l'unité dans le gouvernement : *unum ovile et unus Pastor* (Joann. X, 16) ; — l'unité rituelle : *unum baptisma* (Eph., IV, 5), unité rituelle résultant de l'unité de la foi et de l'unité de gouvernement et basée sur les rites institués par le Sauveur pour la transmission des pouvoirs d'ordre, la collation des sacrements et la célébration du Sacrifice eucharistique. Et comme l'unité de l'Eglise est vitale sous l'influx même de l'Amour du Cœur de Jésus, elle ne craint point le développement par lequel s'épanouira la vie de l'Eglise dans l'ordre de l'être, dans l'ordre de la doctrine, dans l'ordre de l'amour. Au contraire, ses éléments constitutifs restant immuables, elle apparaîtra d'autant plus belle et puissante, d'autant plus florissante, comme « une Reine ornée de variété ».

L'Amour du Cœur de Jésus pour son Epouse est trois fois saint. Comment l'Eglise ne posséderait-elle pas cette vertu de la sainteté, qui est une de ses propriétés ? « Le Christ a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle, afin de la sanctifier..., de telle sorte qu'elle soit sainte et immaculée » (Eph., V, 45). La sainteté n'est-elle pas autre chose que la charité, compagne inséparable de la grâce sanctifiante ? L'Amour du Cœur de Jésus répandu d'une façon permanente dans son Eglise y entretient et développe donc une sainteté active d'une merveilleuse fécondité pour la sanctification de ses membres : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient de plus en plus abondante. » C'est donc de l'Amour même du Cœur de Jésus que procèdent toutes les floraisons, tous les fruits de sainteté que tant d'enfants de l'Eglise depuis sa naissance ont fait épanouir et mûrir dans leur vie et qui encore aujourd'hui forcent l'admiration du monde entier.

L'Amour du Cœur de Jésus a pour caractère essentiel la « catholicité », en ce sens que sa tendresse enveloppe les hommes de tous les lieux de l'univers et tous les âges de l'histoire. Son Eglise, qui est son corps et son épouse, porte donc en elle cette force intime de catholicité qui lui permet de continuer la mission visible de Jésus-Christ sur terre, et toujours elle la possèdera dans un degré éminent en raison même de l'ardeur de passion sainte pour les hommes qui a fait dire à son divin Epoux : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » (par l'intermédiaire visible de son Eglise). C'est à elle qu'Il a dit : « Prêchez toute créature ». — « Enseignez toutes les nations. »

L'Amour du Cœur de Jésus pour son Eglise ne change pas : il est avec elle pour jusqu'à la fin des siècles. C'est sur Pierre qu'Il a bâti son Eglise et, fidèle à son Amour pour elle, il n'en veut point d'autre et lui garde son identité morale, son apostolicité. Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Uni indissolublement à elle, Il lui assure l'indéfectibilité de l'être, de la doctrine, la légitime succession de ses Pasteurs.

Et parce que l'Amour du Cœur de Jésus désire ardemment le salut de tous les hommes, Il a voulu que toutes ces propriétés de l'Eglise émanées en droite ligne de son Cœur, fussent portées à un degré tel de développement qu'elles constituent des notes visibles de l'Eglise facilitant l'accession de toutes les générations successives à

cette Mère des vivants donnée au monde pour sa régénération et la gloire du Père qui est dans les cieux.

D. — La constitution hiérarchique de l'Eglise enseignante s'inspire-t-elle aussi des vues d'amour du Cœur de Jésus ?

R. — *Oui, il est manifeste que la constitution hiérarchique de l'Eglise enseignante a été conçue par le Cœur de Jésus dans des vues d'Amour pour les hommes.*

Il faudrait bien des pages pour faire ressortir les délicatesses miséricordieuses dont le Cœur de Jésus s'est inspiré dans la constitution hiérarchique de l'Eglise catholique.

Quelle merveille d'invention de son Amour que ce Sacerdoce catholique chargé de communiquer sa vie aux membres de son Eglise ! Ce ne sont que des hommes, mais avec un caractère sublime d'ordre invisible, il leur donne la puissance redoutable de Le faire descendre sur les autels, et cela très facilement, par quelques mots prononcés sur un peu de pain, un peu de vin. Les fidèles n'auront point à craindre que l'indignité du prêtre nuise à la validité de sa consécration ou des sacrements qu'il administre. La messe sera valablement célébrée par un prêtre pécheur, mais légitimement ordonné. L'absolution de même, si le prêtre possède la juridiction nécessaire. En cas de nécessité, tout fidèle même pourra être le ministre du baptême, sacrement si nécessaire pour le salut de tous. Et, parce que le Cœur de Jésus est d'une infinie miséricorde pour les pécheurs, il a institué le soir de sa Résurrection le Sacrement de Pénitence qui leur permettra cent et cent fois de recouvrer la vie de sa Charité à la condition d'une contrition même imparfaite, quand pour leur assurer la grâce du baptême il avait répandu toute sa vie et institué la merveille de son Eglise !

Le Magistère accordé à son Eglise l'a été dans des conditions qui assurent toute sécurité à l'esprit de l'homme : le Cœur de Jésus a doté son Eglise de l'infailibilité doctrinale. Les humbles préoccupés des nécessités matérielles de la vie, ont si peu de temps à consacrer à l'étude, à la solution des grands pourquoi de la vie ! Ils trouveront dans l'Eglise un enseignement simple, concret, vivant et à la fois protégé contre toute erreur préjudiciable à leur salut. Les nations, les grands esprits, préoccupés de tout ce qui concerne le développement social de l'humanité et l'épanouissement des sciences et autres cultures humaines, trouveront à leur tour, dans la parole de Dieu et l'interprétation authentique qu'en donne l'Eglise une protection contre bien des égarements funestes, que dis-je un ferment de progrès et de vie intellectuelle telle que seul peut l'assurer le Cœur de Celui qui est la Lumière même.

Par sa Royauté, c'est-à-dire son pouvoir de juridiction, l'Eglise participe à la Royauté d'amour du Cœur de Jésus. Ce Cœur a voulu que la Royauté de l'Eglise ne fût que spirituelle et toute consacrée à la conduite des âmes vers leur bonheur éternel, leur perfection surnaturelle. Jusque dans ses légitimes sévérités, la Royauté de l'Eglise ne s'inspire que de l'Amour du Cœur de Jésus pour les âmes.

Elle est Reine, mais en même temps elle est une Mère et en a toutes les condescendances. Et, afin que sa mission de salut pût s'exercer pleinement sur les âmes, son Fondateur a tenu à ce qu'Elle fût une société indépendante de toute puissance temporelle et qu'elle fût pourvue d'un pouvoir indirect sur le temporel, lorsqu'un intérêt surnaturel et essentiel y est engagé.

D. — La primauté du Souverain Pontife n'est-elle pas émanée des profondeurs mêmes du Cœur de Jésus ?

R. — *Oui, la primauté du Souverain Pontife répond aux desseins les plus profonds du Cœur de Jésus.*

Pour assurer l'unité de son Eglise d'une façon plus sûre et plus convenable à la nature de l'homme, le Cœur de Jésus a voulu concentrer, dans la personne visible du Souverain Pontife, la plénitude des pouvoirs de juridiction et de magistère de l'Eglise enseignante. Il en a fait le canal de toute grâce, de toute lumière, de toute autorité. Il est le centre visible de l'Eglise, comme le Cœur de Jésus en est le centre invisible. L'unité de l'Eglise en apparaît d'autant plus manifeste aux yeux du plus humble chrétien, à l'édification même du monde.

« Le Pape et l'Eglise, c'est tout un » disait St François de Sales. Et comme l'Eglise est notre Mère, toute radieuse de la Lumière d'amour de son céleste Epoux, le Souverain Pontife par grâce est notre commun Père, le Saint Père, la transparence de la Bonté paternelle du Cœur de Jésus.

Car le Cœur de Jésus a fondé la primauté du Souverain Pontife sur la base de l'Amour. A trois fois le Sauveur fit cette question à Pierre : « Simon, m'aimes-tu plus que ceux-ci ?... M'aimes-tu ?... M'aimes-tu ? » (Joann. XXI, 15-17). Et sur la triple réponse d'humble amour de Pierre, Il lui conféra la primauté et sur les agneaux et sur les brebis de son bercail.

Pour que tous les siens soient encore mieux consommés en un, pour que le monde entier fût plus facilement ramené à l'unité, le Cœur de Jésus a donc fait du Pape le centre visible de son Eglise visible, le fondement visible de son unité, le moteur permanent de sa catholicité, l'excitateur et le régulateur de sa sainteté, le tronc de son apostolicité.

Oui, sur terre, le Sacré-Cœur s'est caché sous deux voiles absolument différents mais ineffables tous deux : l'Eucharistie et le Pape. Dans l'Eucharistie, Jésus ne fait point entendre sa voix de ses divines lèvres. Mais quand le Pape parle à son Eglise, c'est Jésus-Christ qui parle. Quand le Pape commande, interdit, enseigne dans l'Eglise, c'est le Cœur du divin Maître qui commande, interdit, enseigne dans l'Eglise ! En lui, Il est présent mystiquement !

O union intime du Sacré-Cœur et du Souverain Pontife ! Et quel culte de respect et d'affectueuse et filiale docilité les catholiques ne doivent pas professer pour celui qui est le Vicaire même des amoureuses volontés du Cœur de Jésus !

D. — Quel est donc le devoir qui s'impose strictement aux catholique soucieux du rétablissement du Règne du Sacré-Cœur sur les âmes et les sociétés ?

R. — *C'est, avant toute action, d'adhérer étroitement à l'Eglise catholique en la personne de son Chef suprême et de préconiser avec un filial attachement la soumission à son autorité spirituelle.*

La faute de bien des catholiques, à l'heure présente, est de faire trop peu de cas de l'Eglise, cependant unie si intimement et indissolublement au Sacré-Cœur de Jésus et constituée divinement pour continuer sa mission visible sur terre.

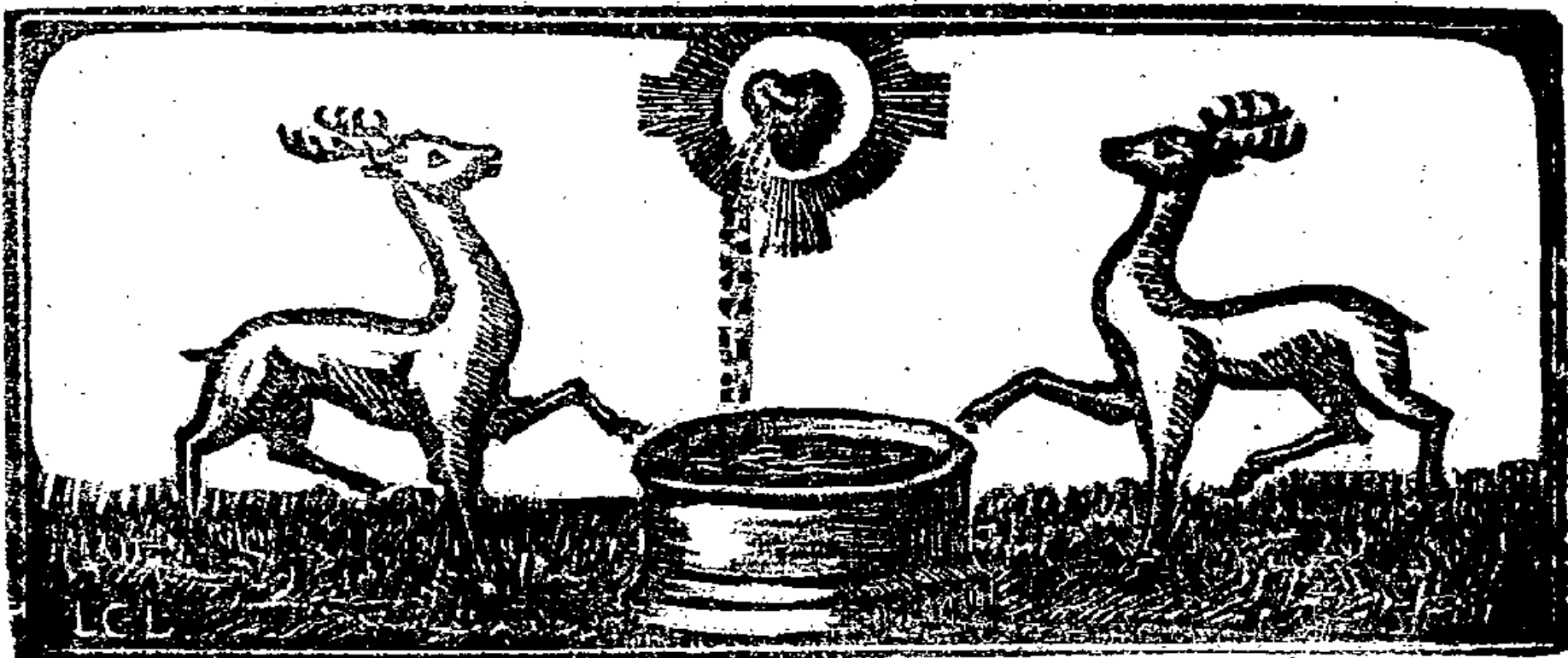
Sans doute beaucoup d'entre eux savent encore que l'appartenance au corps de l'Eglise est normalement nécessaire de nécessité de moyen pour le salut. Mais hélas ! à en juger par leur attitude désinvolte à l'égard de l'Eglise, ne semblent-ils pas « croire que l'Eglise, je veux dire ses enseignements, l'action de l'Eglise dirigeante et gouvernante, le Souverain Pontife, l'Episcopat, notre sacerdoce, au lieu d'être des moyens de communion, sont des buts qui prétendent s'interposer entre Jésus et nous ? » (Mgr Sauvé, *L'Homme intime*, tome VII, p. 143). Non, l'Eglise n'est pas un écran entre nos âmes et le Roi des Rois, Jésus. Loin de là : puisqu'elle est Jésus se développant au cours des siècles, adhérer étroitement à l'Eglise et à l'autorité spirituelle de ses représentants et surtout de son Chef suprême, c'est communier d'autant plus intimement à la pensée, aux volontés, à la vie du Cœur de Jésus. L'Eglise de fait n'a été établie et ne vit que pour servir de moyen de communion personnelle, immédiate, plus tangible, à la fois plus sensible, plus sûre et plus proportionnée à notre nature, entre nos âmes et le Sacré-Cœur.

Et puisque le Sacré-Cœur de Jésus n'entend réaliser son Règne d'amour ici-bas que par l'Eglise, son Epouse, jamais nous ne travaillerons mieux au rétablissement de ce Règne qu'en réalisant le Règne spirituel de son Eglise sur les âmes et la société.

« Je crois, disait un jour Ste Jeanne d'Arc à ses juges qui voulaient lui faire distinguer Jésus-Christ de l'Eglise, je crois que N.-S. et l'Eglise, c'est tout un et qu'il ne doit point y avoir de difficulté là-dessus. » (Interrogatoire du samedi 17 mars 1431). « Dieu n'est pas hors de son Christ, le Christ n'est pas hors de l'Eglise. » (Lettre pastorale de Mgr Pie concernant la consécration au Sacré-Cœur de Jésus, 1^{er} juin 1875).

Ce que Dieu a uni si intimement, que donc l'homme ne prétende pas à le séparer. Il y va d'ailleurs, non seulement du salut de nos âmes, mais des intérêts publics du Règne universel du Sacré-Cœur de Jésus.

Abbé Ed. MARTIN.



L'iconographie emblématique de Jésus-Christ

LES CAPRIDÉS :

LE CHEVREAU

I. — LE CHEVREAU DANS L'ANTIQUITÉ PAÏENNE.

Comme l'Agneau, le Chevreau fut, dès l'origine des cultes à sacrifices, chez les peuples païens comme en celui d'Israël, l'un des animaux domestiques le plus souvent offert en holocauste à la Divinité.

Et il semble même qu'on ait réuni souvent, pour être soumis indifféremment aux mêmes rites sacrificiels, les petits des chèvres, des chevreuils, et même des daims et des cerfs, c'est-à-dire les faons des petits quadrupèdes cornus et légers ; aussi bien les arts sacrés des paganismes pré-chrétiens ne permettent-ils pas de distinguer en leurs productions les petits de la chèvre de ceux des autres animaux qui lui ressemblent. Nous verrons plus loin la même particularité d'assimilation dans la symbolique littéraire du Moyen-âge.

Dans les anciens cultes à mystères : celui d'Istar et de Thamouz, chez les Assyriens, par exemple, puis dans les théories mystérieuses des Pythagoriciens, des Orphistes, et dans les rites de Dionysos, le Chevreau fut l'image du fidèle initié aux secrets enseignements. On connaît la formule consacrée dans l'Orphisme qui en témoigne, et que les Pythagoriciens adoptèrent aussi, ces mots mystérieux qui se lisent sur les deux lamelles d'or de Thurii (IV^e - III^e s. av. J.-C.) : « Chevreau, je suis tombé dans le lait » ; ou selon Wollgraff : « Chevreau, je me suis précipité sur le lait », c'est-à-dire sur le sein nourricier de la Divinité (1). Ici, le lait, c'est assurément la doctrine ca-

(1) Cf. Jérôme Carcapino, *La Basilique Pythagoriconne de la Porte Majeure*, Paris, 1927, p. 311.

chée, issue directement des maîtres sans qu'elle soit apparue aux profanes, comme le lait passe invisiblement des mamelles maternelles dans les lèvres du faon. C'est pourquoi, dans la décoration de la basilique pythagoricienne de la Porte-Majeure, à Rome, nous voyons une bacchante debout, qui tient le Chevreau dans ses bras et le tend vers une autre femme qui écarte les voiles de sa poitrine pour lui donner son sein (1). De même sur les peintures dionysiaques de la villa Item, à Pompéï, nous voyons une prêtresse qui allaite un faon (2).

Est-ce en raison de particularités de ce genre ou de rites de nous inconnus et pratiqués chez les Assyriens, dans les mystères d'Istar et de Thamouz, très antérieurement au Pythagorisme et à l'Orphisme, que le *Pentateuque*, imposa aux Hébreux, voisins des Assyriens, ce précepte plusieurs fois répété : « Tu ne feras pas cuire le chevreau dans le lait de sa mère (3) ».

La loi de Moïse n'édicte rien de semblable relativement aux petits des autres animaux.

L'histoire religieuse du Chevreau avant notre ère nous le présente donc comme une image de l'âme qui cherche la doctrine divine, mais je n'ai vu nulle part qu'il ait été regardé comme une image directe de la Divinité.

II. — LE CHEVREAU EMBLÈME DU CHRIST INCARNÉ.

Dans le *Pentateuque* rien de spécial n'est dit en ce qui concerne l'immolation du Chevreau ; il suit les rites indiqués pour les sacrifices du petit bétail, mais à lui comme à l'agneau, au veau, à la génisse, c'est-à-dire à toute victime non adulte, s'attacha une particulière idée d'innocence.

Et ce serait, croit-on, cette idée de pureté qui fût, au Moyen-Age, choisir la peau du chevreau, de préférence aux autres cuirs et aux tissus, pour la confection des gants pontificaux d'usage liturgique (4) ; et qui lui valut d'entrer dans la série des emblèmes de N.-S. Jésus-Christ au titre de victime virgine.

Il y figure aussi comme image mystérieuse du Christ incarné, parce que les mystiques virent en lui l'emblème de la vie dans la chair ; aussi Pierre de Riga dit-il en substance que le Christ est devenu semblable au chevreau parce qu'il a jugé convenable de prendre chair, et que s'étant manifesté ainsi, il

(1) Cf. J. Carcopino, *ouvr. cité*, p. 156.

(2) Cf. Rizzo, *Mythes*, Pl. III, 1, et p. 70-71.

(3) *Exode* XXIII, 19 et XXXIV, 26. - *Deutéronome*, XIV, 21.

(4) Cf. Mgr Barbier de Montault, *Les gants pontificaux*, in *Bullet. Monumental*, T. XLII, p. 461.

a droit d'être appelé : « le faon des cerfs.

« Et similes capreæ Christus, quia plebis Hebreæ
Ortus de genere, carmen dignatur habere;
Et quia de vetere sanctorum germine natus
Extivit, hinnulus est cervorum jure vocatus (1).

III. — LE CHEVREAU EMBLÈME DU CHRIST SUBSTITUÉ A L'HOMME.

La symbolique chrétienne a toujours attaché au Chevreau, en tant qu'emblème du Christ, l'intention de lui faire représenter le mystère d'amour par lequel le Rédempteur s'est substitué à l'homme coupable pour mériter à celui-ci la clémence et les grâces du Père.

Cette idée de substitution repose sur la scène biblique que conte la Génèse en laquelle il est dit que Jacob, couvert de la peau d'un chevreau, se substitue ainsi à son frère Esaü pour surprendre à son profit la suprême bénédiction de leur père Isaac, devenu aveugle (2).

Aussi, le Chevreau emblématique est-il, dit un texte du Moyen-Age, la figure du Christ expiateur substitué à nous ; du Christ qui s'est couvert de nos péchés aux yeux de son Père comme Jacob se couvrit de la peau velue du chevreau pour se substituer à son frère, et ravir ainsi les faveurs du patriarche.

Un autre texte vient à son tour prêter son aide à l'acceptation de cette emblématique : Depuis les origines chrétiennes l'Agneau immolé par les Hébreux à la première Pâque est regardé comme un emblème incontesté du Seigneur Jésus ; or, dans la première loi sur la Pâque stipulée au livre de l'*Exode*, Moïse permet aux Hébreux de substituer un chevreau à l'agneau pascal : « Vous prendrez soit un agneau, soit un chevreau... Vous le garderez jusqu'au quatorzième jour de ce mois, et dans tout Israël on l'immolera entre les deux soirs (3).

Dans tout le reste de cette même loi pascale le texte ne parle plus que de l'agneau ; le chevreau n'est donc nommé au début que comme une victime qui peut, faute d'agneau, remplacer celui-ci ; mais en ce cas, la même vertu de préservation contre « le Destructeur » promise au sang de l'agneau pascal, l'est aussi implicitement au sang du chevreau. Et si l'un est une préfigure du Seigneur Jésus, l'autre l'est aussi.

LA CHÈVRE

Le symbolisme christique de la Chèvre dans l'art et la littérature ne procède ni du caractère de victime qu'elle a eu

(1) Ap. Pitra *Spicilège de Solesmes*, T. III, p. 34.

(2) *Génèse*, XXVII, 1 - 29.

(3) *Exode*, XII, 5-6.

dans les rites mosaïques, ni du rôle religieux qui fut sien dans les paganismes préchrétiens d'Orient; notamment en ceux de l'Assyrie, de la Perse et de la Médie où elle fut l'un des animaux sacrés en raison du rôle de la Chèvre Céleste dans la



DORCON

La chèvre gravissant la montagne. D'après une miniature de la Bibliothèque de l'Arsenal (XIII^e s.) cf. Cahier, Mél. Archéol. T. II, pl. XX. A. U.

mythologie de ces pays (1). Il repose entièrement sur les naïves croyances des anciens naturalistes grecs et romains qui prêtent à la chèvre des qualités visuelles extraordinaires. Et ici disons de suite qu'ils réunissent en cela la chèvre domestique avec la chèvre des montagnes, le bouquetin, l'isard et le chamois. A mesure, disaient-ils, que ces animaux s'élèvent en gravissant les plus hauts sommets ils acquièrent le privilège, non seulement de voir leur champ de vision s'élargir et s'étendre, mais encore celui de sentir croître extraordinairement en eux leur puissance, leur acuité visuelle, en sorte que nul être au monde ne saurait, à leur égal, embrasser d'un coup d'œil les

étendues les plus immenses, ni distinguer aussi parfaitement les détails.

Aussi saint Grégoire de Nysse, qui mourut vers l'an 400, présente-t-il la Chèvre comme l'emblème de la totale perfection et de l'ubiquité du regard scrutateur du Christ qui, en tant que Dieu, voit tout dans le passé, le présent et l'avenir (2). D'autres Pères, par extension de la même idée, ont présenté la Chèvre comme l'emblème du Sauveur guérissant la cécité spirituelle des âmes (3), et ouvrant, en ceux qu'il lui plaît de favoriser, les yeux de l'esprit sur ces merveilles dont saint Paul, après ses extases, disait que l'œil et l'oreille de l'homme n'en peuvent aucunement percevoir les splendeurs.

Le *Physiologus* et les *Bestiaires* du Moyen-Age qui en sont dérivés, se basant toujours sur les dires de Pline et des Anciens, prirent aussi la Chèvre comme l'emblème de l'omniscience du

(1) Cf. Ch. Lenormant, in *Mélanges Archéologiq.*, T. III, p. 129.

(2) Cf. St Grégoire de Nysse, *Homélie V.*

(3) V. Fél. d'Ayzac, *La Zoologie mystique au Moyen-Age* in *Revue de l'Art Chrétien*, T. X (1866), p. 181.

Christ, du Sauveur qui est, dit le *Bestiaire* de Pierre le Picard, XIII^e siècle, « *Dex et sire de tot science* ».

Et des mystiques de la même époque firent aussi de la Chèvre, en partant du même point, la figure du Christ qui observe, des hauteurs du ciel, les actes des justes et des méchants en vue des rémunérations et des justices futures (1).

Les mœurs des capridés qui leur font affectionner les hauts sommets valent aussi à l'animal qui les représente en symbolisme, d'être image emblématique du Christ pour d'autres raisons que celle de l'excellence de sa vue.

Ainsi Pierre Le Picard, en son *Bestiaire*, établit un rapprochement emblématique entre le Christ et la Chèvre en vertu du passage du Cantique de Salomon où il est dit : « Mon Bien-Aimé vient saillant sur les monts (2) », traduction un peu libre du texte hébreux qui dit exactement : « Sois semblable, mon Bien-Aimé à la gazelle, au faon des biches, sur les montagnes ravinées (3) ».

Et Pierre le Picard de continuer par cette comparaison inattendue : Comme la chèvre paît sur les pentes des montagnes les herbes odoriférantes, de même notre Sire Jésus-Christ paît en la sainte Eglise, car les bonnes œuvres et les aumônes des chrétiens fidèles « sont viande de Dieu... (4) ».

Les hermétistes du Moyen-Age rapprochèrent aussi la Chèvre de la Personne de Jésus en lui appliquant le vieux sens païen, christianisé par eux, du Capricorne zodiacal qui était dans l'ésotérisme ancien la *Janua cœli*, la Porte du Ciel, par opposition à la Pieuvre, la *Janua inferni*.

Janua cœli, titre qui convient en effet merveilleusement à Celui qui ouvrit, pour les justes de l'humanité déchue et rejetée, la porte de la vie éternellement heureuse ; titre que la langue liturgique de l'Eglise fait partager au Rédempteur et à sa Mère, et que nous étudierons plus tard à propos du symbolisme de la Porte.

I.— LA CHÈVRE EMBLÈME DU CHRÉTIEN.

Dans l'art des Catacombes de Rome, la Chèvre apparaît le plus souvent dans un rôle purement décoratif, ne servant, semble-t-il, qu'à animer un paysage plus ou moins complètement désert. Mais il n'en est pas de même quand elle se

(1) Cf. J. Corblet, *Vocabulaire des Symboles*, in *Revue de l'Art Chrétien*, T. XVI, p. 461.

(2) Salomon, *Cantique des Cantiques*, II, 18.

(3) Traduct. Crampon, *La Sainte Bible*, p. 866.

(4) Pierre le Picard *Bestiaire* (Texte intégral dans *Bestiaires* par Ch. Cahier, S. J. in *Mélanges archéologiques*, T. III, p. 218.

trouve avec les brebis et les bœliers autour du Pasteur gardant son troupeau comme c'est le cas sur une des grandes fresques de la catacombe de Domitille, à Rome ; ou encore quand elle est représentée de chaque côté du Bon-Pasteur, comme sur une autre peinture des cryptes des saints Pierre et Marcellin (1). Aucun doute n'est permis : la Chèvre, en ces deux occurrences, est l'image du fidèle. De même sur une urne de Pesaro, qui est du VII^e siècle et probablement d'utilisation baptismale, deux gazelles, et non deux cerfs comme Martigny l'a cru (2), boivent dans une même vasque, emblème du Baptême ou de l'Eucharistie.



Le Bon Pasteur et les Chèvres. Catacombe romaine de Domitille.

Pierre Le Picard en son *Bestiaire* fait aussi de la Chèvre l'image du fidèle quand il applique au Seigneur Jésus la parole d'Amos : « Je n'ière mie fils de prophète, mais paistre de chièvres (3) », ce que Crampon traduit plus littéralement du texte hébreux : « Je ne suis point fils de prophète, mais bouvier, et je cultive les sycomores (4) ».

Les Bestiaires et les mystiques du temps de Pierre Le Picard sont mieux inspirés quand ils accordent emblématique-

(1) Voir *Dictionn. d'Archéologie Chrétienne*, T. III, vol. I, col. 1322, fig. 2791 et 2792.

(2) Cf. Martigny, *Gazette archéologique*, T. III (1877), p. 193.

(3) Amos *Prophétie* VII, 14.

(4) Crampon, *La Sainte Bible*, p. 1377.

ment à l'âme sainte, comme ils l'ont fait par ailleurs à Jésus-Christ, le privilège d'incomparable vue que les naturalistes antiques attribuaient à la chèvre : Ainsi, disaient-ils, que la chè-



Les chèvres sur l'urne de Pesaro.

vre sent accroître ses facultés visuelles à mesure qu'elle s'élève plus haut sur la montagne, de même plus l'âme monte vers Dieu et plus elle se rapproche des célestes sommets par l'union spirituelle au Christ et la pratique non commune des

vertus, plus elle sent augmenter en elle sa puissance de pénétration des « choses de Dieu », et ses facultés intuitives qui lui ouvrent des horizons sur les domaines que Dieu ne révèle qu'à ceux qui font effort pour s'exhausser vers lui.

II. — LA CHÈVRE EMBLÈME DE SATAN.

La Chèvre est entrée dans le symbolisme satanique comme image du démon de l'impureté qu'elle personnifiait bien avant notre ère, en raison sans doute des crimes de bestialité auxquels



La chèvre sur sculpture de la cathédrale d'Auxerre (XIII-XIV s.)

on la faisait participer, et que les prescriptions mosaïques punissaient de mort chez les Hébreux (1).

(1) *Lévitique*, XVIII, 23 et XX, 15-16.

L'art chrétien du Moyen-Age la donne souvent comme compagne ou comme monture à la personnification humaine de la Luxure : ainsi la voyons-nous sur de nombreuses représentations peintes ou sculptées des Vertus et des Vices, ou des Péchés capitaux, et sur maintes autres œuvres d'art, par exemple sur le manuscrit français de la Bibliothèque Nationale n° 7.011, 3, 3, et sur le Livre d'Heures de Louise de Savoie, XVI^e siècle, qui est à Cluny (1).

Mais nulle part, peut-être, la Chèvre et la Luxure ne sont représentées ensemble avec autant de maîtrise qu'au transept de la cathédrale d'Auxerre, sous une console de l'extrême fin du XIII^e siècle qui est, pour cette époque, une incomparable étude de nu.

Ajoutons, pour tout dire, que la Chèvre fut, dans l'emblématique spéciale d'autrefois, l'emblème du succube ou démon femelle incarné sur terre.

A NOS ABONNES DE BELGIQUE

Pour le renouvellement de leur abonnement et pour tous renseignements nous prions nos abonnés de Belgique de s'adresser désormais exclusivement à

Madame GILSON

68, Avenue des Casernes,

ETTERBEECK-BRUXELLES

(1) Cf. Arth. Martin, *La Châsse de Saint Taurin d'Evreux*, in *Mélanges Archéologiques*, T. II, p. 27 et 35.

Le Sacré-Cœur, emblème d'amour et dévotion d'amour.

Le chapitre IV de la première *Épître* de saint Jean pourrait bien être considéré comme le traité primitif de la dévotion au Sacré-Cœur : « L'amour vient de Dieu, dit l'apôtre bien-aimé, et quiconque a l'amour est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime point ne connaît pas Dieu, car Dieu est charité. Sa charité s'est manifestée parmi nous en ce fait qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que par Lui nous ayons la vie. Ce n'est pas nous qui avons eu l'initiative de l'amour vis-à-vis de Dieu ; mais c'est lui qui a commencé, en nous donnant son Fils comme propitiation pour nos péchés... Aussi nous avons su et nous sommes convaincus que Dieu a pour nous de la charité. Dieu est charité ; celui donc qui persévère dans la charité, demeure en Dieu et Dieu en lui. Or, la perfection de notre charité pour Dieu se montre dans la confiance que nous avons en lui jusqu'au jour du jugement, à cause de notre conformité avec lui (c'est-à-dire avec Jésus-Christ). La crainte n'a point sa place dans l'amour ; mais, au contraire, l'amour parfait bannit la crainte, alors, celui qui croit n'a point la perfection de la charité. Nous donc, aimons Dieu, puisque Dieu nous a aimés le premier. » (I Joa. IV, 7 à 19).

La doctrine de saint Paul répond à celle de saint Jean : « Par-dessus tout, ayez la charité, qui est le nœud de la perfection ». C'est l'enseignement même de l'Évangile. Est-ce que tout, dans notre belle religion ne se ramène pas à l'amour du Père céleste et de Notre-Seigneur pour les hommes et à l'amour réciproque des hommes pour le Père et le Verbe incarné, dans l'unité du Saint-Esprit, Amour incréé et principe de notre propre capacité surnaturelle d'aimer Dieu à la manière de Dieu ? D'une part, Dieu est infinie bonté à notre endroit ; d'autre part « la loi et les prophètes » ne nous demandent pas autre chose que « d'aimer le Seigneur notre Dieu et le prochain, de tout notre cœur, de toute notre âme, et de toutes nos forces ». La grâce, l'amitié divine est à ce prix : « Demeurez dans mon amour ; quiconque n'aime pas est dans l'état de mort ».

Ainsi l'on est chrétien dans la mesure où l'on se pénètre de cette théorie, où on le met en pratique ; et les âmes parfaites sont celles qui, se sachant aimées de Dieu infiniment, l'aiment sans réserve, avec un plein désintéressement : car

L'amour véritable consiste, non pas à attirer à soi l'objet envié, mais à s'oublier soi-même pour se livrer à lui. Or, la dévotion au Sacré-Cœur, c'est cela, le symbolisme du Cœur nous rappelant l'amour infini de l'Homme Dieu et même de son Père pour nous, sollicitant en retour, notre gratitude avec notre haine du péché, l'union de nos propres cœurs à celui de Jésus, pour aimer un peu comme Lui son Père et tous ses frères. Ce qui explique l'assertion du Cardinal Pie : « Le christianisme ne saurait être identifié aussi absolument avec aucune autre dévotion comme avec celle du Sacré-Cœur. »

I

Il y a, du reste, un objet spécifique en ce culte qui le différencie de tout autre, qui ajoute même un point caractéristique, très suggestif, à la dévotion des fidèles de tous les temps à l'égard de Notre Seigneur Jésus-Christ. Car, si toute sa personne, avec sa double nature humaine divine est la fin ultime de ce culte, l'objectif immédiat est seulement l'organe principal de son corps tout sanctifié par l'union hypostatique, le moteur de son activité physique, la source du sang rédempteur par lequel furent payés nos péchés et lavées nos souillures. Dans l'organisme physique, il n'y a pas de doute, le cœur est une maîtresse pièce, très noble et toujours révérée chez les grands hommes ou les gens de bien ; tout au plus, la tête peut lui disputer la préséance, et ne l'égale pas au moins dans l'opinion vulgaire. Au fait, si le calice qui contient le Précieux Sang à la Messe est par excellence le vase sacré, le calice vivant et vibrant qui est le Cœur authentique de Jésus mérite toutes nos adorations.

Il est, en outre, le siège des émotions et des mouvements sensibles de l'Homme-Dieu, de ses impressions douloureuses. A tort peut-être l'on conteste la théorie aristoticienne et thomiste qui fait du cœur, « l'instrument des passions de l'âme », — opinion dépassée de nos jours par W. James et Lange ; — ce que l'on ne peut nier, c'est que tout phénomène affectif ait sa répercussion cardiaque : alors, qu'il s'agisse d'un élément constitutif de l'émotion, ou d'un simple retentissement dans le cœur richement innervé et sensible aux impulsions du cerveau, les battements, oppressions, dilatations, ralentissements de ce muscle privilégié, parallèle à tous nos états d'âme sensibles, il faut bien admettre que le cœur est intéressé à la part quasi la plus intéressante de la vie psychologique et que le Cœur de Jésus enregistra ses joies et ses souffrances, toutes ses affections.

Puis, le lien étant aussi étroit chez l'homme entre la volonté et l'appétit inférieur, qu'entre les idées et les images, tout état d'âme a sa réfraction sensible et, par conséquent, cardiaque. Voilà comment le cœur est le *symbole naturel* des dispositions même spirituelles. Le Sacré-Cœur donc symbolise la volonté du Christ, toujours absolument conforme à celle de Dieu et attachée sans défaillance à la poursuite de notre bonheur.

Qui plus est, l'Esprit Saint, amour substantiel du Fils, comme du Père, au sein de l'auguste Trinité, est pour ainsi dire le Cœur de Dieu ; et, puisqu'il dirige toutes les dispositions du Verbe incarné, il a son influence aussi sur les impulsions de son cœur : c'est précisément ce que saint Jean Eudes appelait le Cœur divin de Jésus, tiers objet de notre culte, avec le cœur de chair et le cœur spirituel.

L'Écriture et la Liturgie ne dédaignent pas d'attribuer l'intelligence humaine et divine de Jésus-Christ à son cœur sacré, « en qui sont enfermés tous les trésors de la sagesse et de la science ». Est-ce qu'en effet pour le langage usuel, tout comme pour l'Évangile, les bonnes et les mauvaises pensées, toutes les inspirations de la conduite ne viennent pas du cœur ? — Et voilà comment la personnalité tout entière se trouve résumée, exprimée dans le cœur. C'est ainsi que le Sacré-Cœur désigne, dans l'acceptation la plus large, la Personne même de Jésus-Christ avec tous ses attributs moraux, tout particulièrement son amour créé et increé à l'égard de l'auguste Trinité et du genre humain.

Vainement certains auteurs essaient de le réduire à l'amour humain du Christ pour les hommes ; l'amour divin de Jésus pour son Père et pour nous nous apparaît fort bien sous l'emblème du divin Cœur et mérite tous nos hommages.

*
* *

L'amour du Verbe incarné, tel est donc l'objet formel principal de la dévotion au Sacré-Cœur. Mais parce que cet amour est méconnu, méprisé, dès le premier abord, le Cœur sacré se présente à nous comme le « roi des martyrs » consumé par les douleurs que lui infligent ceux-là même qui jouissent de ses prédilections. La plaie que lui causa la lance du centurion, la couronne d'épines que, depuis sainte Marguerite-Marie il est d'usage de transposer du chef adorable de Notre-Seigneur à son Cœur, figurent assez bien les amertumes et les angoisses qu'il ressentit au temps de sa vie mortelle et surtout de sa Passion.

Saint Jean Eudes, qu'on accuse parfois d'avoir négligé cet aspect de la dévotion au Sacré-Cœur, lui adressait pourtant en l'une de ses hymnes, la salutation :

« Ave doloris victima, centrum crucis, rex martyrum. »

Salut victime de douleur, centre de la croix, roi des martyrs. »

Le divin Cœur écrit le même saint, « est navré d'une infinité de plaies très sanglantes et très douloureuses. On peut bien compter les plaies du corps de Notre-Seigneur ; mais celles de son Cœur sont innombrables. La première cause des plaies très douloureuses du divin Cœur de Jésus, ce sont nos péchés. La seconde cause de ces plaies est l'amour infini dont ce Cœur est embrasé pour tous ses enfants, et la vue qu'il a de toutes les peines qui doivent leur arriver » ; il s'en émeut infiniment plus que ne le ferait un cœur maternel. Il souffre donc horriblement de nos ingrattitudes, et, malgré cela, loin d'en être ébranlé dans l'affection qu'il nous porte, il souffre de nos souffrances lors même que nous n'y pensons pas. Suivant la révélation faite à sainte Brigitte, relatée par Saint Jean Eudes et exploitée dans ses œuvres liturgiques, la mort du Christ fut plus hâtive qu'il n'arrive généralement aux crucifiés, parce que son Cœur se brisa sous l'impétuosité de l'amour et de la douleur. Quelle pensée touchante et qui, à elle seule, justifierait notre piété la plus tendre envers le Cœur de Jésus !

Si l'on nous dit que depuis sa résurrection Notre Seigneur est impassible, il y a lieu de répondre que l'agonie de son Cœur à Gethsémani, et tout au cours de son pèlerinage terrestre de pénitence, fut accrue du poids des outrages, oublis et mépris de tous les siècles, dont il avait la lumineuse perspective ; elle fut allégée, au contraire, par la vue de toutes les consolations qu'essaieraient de lui fournir les bonnes âmes de toutes les générations ; à nous de prendre position du côté de ceux qui l'accablent, ou dans le sens de ceux qui le soulagent en s'apitoyant sur sa tristesse mortelle et en contribuant par la pénitence à l'expiation des péchés pour lesquels il succomba.

*
* *

Toutefois, ce n'est là qu'un des aspects du culte. Indépendamment des épines et du coup de lance, le CŒUR ARDENT de Jésus, d'où s'échappent les flammes d'amour, — tel qu'on le voit dans les images d'inspiration eudistique, — est un symbole puissant et fécond de l'amour du Fils de Dieu fait homme. A ce titre, il nous apparaît comme le principe de tous les mystères chrétiens, qui sont d'ineffables fruits de l'amour

divin : Incarnation, Rédemption, Eucharistie. Dans l'une de nos hymnes (*Auctor beate sæculi*), on va jusqu'à lui attribuer la consécration, qui est, en effet, œuvre d'amour, mais de la Trinité et non du Christ évidemment. Du moins, la charité infinie du Verbe s'est manifestée par sa venue du Ciel en ce monde, par toutes les œuvres qui ont rempli sa carrière temporelle, sa mission évangélique, sa Passion, l'institution des sacrements, en particulier le Très Saint Sacrement de l'autel avec le saint Sacrifice de la Messe, la constitution, enfin, de l'Eglise chargée par Lui de continuer son œuvre rédemptrice jusqu'à la fin des temps.

En conséquence, le Sacré-Cœur identifié à l'amour de Notre Seigneur est la source de toutes les grâces; et c'est très justement que nous chantons :

« *Plenam haurite gratiam de Cordis Christi fontibus. Puissez la grâce en plénitude aux sources du Cœur de Jésus Christ.* » (Prose *Fas sit Chryste*; propre du diocèse de Coutances).

Dans le Cœur de Jésus se trouve le remède à nos maux et le supplément de nos insuffisances, notre appui dans l'effort à réaliser, dans les périls à éviter. Cherchons en lui protection, réconfort et consolation. Il est assez riche pour faire face à toutes les nécessités, assez puissant pour remédier à toutes les faiblesses, assez miséricordieux pour ne rebuter personne. Foyer brûlant, qui compense notre froideur envers le bon Dieu, au contact duquel aussi nous pouvons nous réchauffer ; trésor inépuisable des ressources spirituelles, il nous offre à satiété des moyens de solder nos dettes envers la justice divine et d'éviter à l'avenir de nouvelles défaillances, de réaliser, au contraire, la plus haute perfection, qui n'est autre que la perfection de l'amour. Or il en est saturé, ce Cœur du Christ, ce « grand Cœur » de tout le corps mystique de Jésus-Christ, dont nous sommes les membres : puisqu'en effet, tout ce qu'Il est et tout ce qu'il possède, Jésus nous a tout donné, nous possédons, par le fait son Cœur avec toutes ses richesses surnaturelles, ses suffrages propitiatoires et impétratoires, ses adorations et actions de grâces, ses énergies divines, son amour infini.

Non seulement Il nous supplie dans notre religion et notre vertu, toujours si imparfaites; mais Il nous communique l'appétit et l'attrait à en user. Suivant son propre témoignage à sainte Marguerite-Marie, « les pécheurs trouvent dans son Cœur la source et l'océan infini de la miséricorde »; et par la dévotion à ce Cœur brûlant d'amour, « les âmes tièdes deviennent ferventes, les âmes ferventes s'élèvent rapidement à une haute perfection ». Les communautés reprennent leur primitive observance, les personnes vouées à l'apostolat trouvent le moyen

de toucher les âmes : à tous le divin Cœur devient un puissant ressort surnaturel, qui imprime l'élan vers les âmes.

*
* *

Le Cœur RAYONNANT de Jésus est enfin, comme le Verbe incarné lui-même, la lumière spirituelle qui éclaire les âmes. Phare ardent et lumineux, qui saisit les regards par sa représentation sensible, il synthétise tout l'Évangile pour les esprits qui savent pénétrer jusqu'à la grande réalité mystérieuse peinte sous cet emblème. C'est en ce sens qu'on a dit que le Sacré-Cœur est l'oracle et la norme de toute vie chrétienne, l'expression des intentions et sentiments du divin Maître et des dispositions qui doivent nous animer à son égard et envers son Père. Livre de chevet des âmes pieuses, à l'instar du Crucifix, mais moins austère et donc moins effrayant pour les natures faibles à qui la Croix fait peur. Signe de tendresse, de compassion, de miséricorde, le Cœur surmonté de flammes et entouré de rayons nous présente l'aspect le plus attrayant de l'Homme-Dieu et détermine à l'aimer en retour, à l'imiter, à faire converger vers Lui tous les cœurs. A la sainte de Paray-le-Monial Jésus présenta son cœur comme « le livre de vie où est contenue la science d'amour; — le Maître, lui dit-il, qui t'apprendra tout ce que tu dois faire pour mon amour. »

Saint Bernard avait déjà noté : « Le Christ est ce livre écrit au dedans et au dehors dont parle saint Jean dans son Apocalypse : Dehors, nous voyons les plaies du Christ; dedans (ne pouvons-nous pas traduire : dans son Cœur ?) l'incendie de son immense amour pour nous ! »

Saint Jean, reposant sur la poitrine du Sauveur à la Cène avait scruté ce Livre explicatif des mystères évangéliques. Voilà sans doute pourquoi on lui applique le verset : « Heureux l'homme à qui ont révélés les secrets du Ciel ! » Voilà pourquoi il aura compris, mieux que les autres, le principe fondamental des paroles et des gestes de son divin Ami, qu'il révéla en ses formules fameuses : « Dieu est charité. — Comme Jésus avait aimé les siens, Il poussa jusqu'à l'extrême son amour, pour eux. — Et nous, qui savons, nous croyons à cette charité que Dieu nous porte. — Aimons-le donc, puisqu'Il nous a aimés Le premier. »

Effectivement, suivant les paroles de saint Grégoire de Nysse, l'apôtre privilégié appliqua son propre cœur comme une éponge dans la fontaine de vie « *veluti quamdam spongiam cor suum apposuit fonti vitæ !* » Imprégnons de même nos cœurs dans cette source d'eaux vives qu'est le divin Cœur de Jésus. Et

alors, non seulement nous étudierons assidûment ce livre, nous écouterons ce Maître; mais nous lui serons assimilés.

« *Datur vitas, patet via, aperiuntur et veritas,* » chantons-nous dans la Prose coutançaise déjà citée. Le Sacré-Cœur, vie, voie et vérité résume les leçons de l'Évangile, de la Croix, de l'Hostie sainte; il nous en procure les fruits, puisque tout cela procède du divin amour, puisque l'image du Sacré-Cœur symbolise tout cela. Quoi d'étonnant que nous ajoutions dans le même morceau liturgique : le culte du Sacré-Cœur fait fleurir l'innocence, enflamme la charité, est l'atmosphère favorable aux lis purs dont sont ornées les vierges, donne l'onction préparatoire au combat à ceux des athlètes qui vont être couronnés : « *Hic floret innocentia, hic inflammatur caritas... Hic casta spirant lilia quibus nitescunt virgines. Hic unguuntur ad praelia mox coronandi pugilas.* »

On ne peut voir le beau, le bien, sans tendre à s'en rapprocher, à s'élever au même niveau : c'est une loi psychologique. Donc regarder le Cœur doux, humble, chaste, pieux de Notre-Seigneur, c'est s'instruire et c'est s'entraîner à la vertu.

A sentir surtout la bonté de ce Cœur, on ne peut manquer de s'en éprendre.

II

L'amour appelle l'amour ! « Qui n'aimerait celui qui aime ? Qui ne chérirait celui par qui il est racheté ! *Quis non amantem redamet ?* »

Quis non redemptus diligat ? » (Hymne des Laudes du Sacré-Cœur). Rester indifférent pour Celui qui a dit et dont l'image exposée reedit sans cesse : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ! » ce serait inhumain. Ceux qui se comportent ainsi font réellement souffrir l'amant infiniment tendre de leurs âmes; ses plaintes à Marguerite-Marie en sont la preuve. S'il est impassible maintenant, il n'admet pas qu'on lui refuse le grain de pitié que l'on a pour quiconque est dans la détresse, fût-ce par sa faute, la gratitude que l'on doit à qui nous prévient de sa bienveillance; c'est lui refuser la consolation dont il avait besoin quand il était « sous le pressoir » de Gethsemani et qu'il éclatait en flux de sang.

Parce que Jésus est souverainement bon, souverainement aimable, sera-t-il donc le seul à nous laisser froids ? Victime pour nous, en nous donnant la plus grande marque d'amour, qui « est de mourir pour ceux qu'on aime » et succombant au plus douloureux des martyrs, puis renouvelant sans cesse sur les autels son immolation mystique et nous criant ces bienfaits et ces souffrances par l'emblème de son Cœur embrasé et marqué de la croix, de la couronne d'épines et de la plaie béante, n'ob-

tiendrait-il pas l'émotion et l'amoureux dévouement de nos cœurs à nous ?

Toutefois, retenons-le, notre amour pour lui doit être *affectif*, *afflictif* et *effectif*, indéfiniment *progressif*; c'est-à-dire qu'il doit se traduire dans les impressions de l'âme et plus encore dans la conduite, joindre la réparation en acte aux condoléances; et puis, croître sans cesse parce que toujours insuffisant.

* * *

Certes, notre sensibilité ne vibre qu'en face d'objets sensibles. Mais précisément Notre-Seigneur est apparu, au cours de sa vie mortelle : gracieux enfant de la crèche, bel adolescent de Nazareth, séduisant prophète et thaumaturge de Galilée, divin Crucifié, glorieux triomphateur de Pâques et de l'Ascension; sa parole fut entendue, incomparablement touchante, et elle reste gravée dans les Livres sacrés; sa personne même garde quelque chose de sensible dans l'Eucharistie. Or le Sacré-Cœur donne à ces réalités perceptibles un relief particulièrement concret, qui frappe nos yeux, notre imagination. Nous devrions, en conséquence, nous en aller par les chemins chanter les louanges de notre Dieu, à la suite de saint François d'Assise et nous plaindre à tout venant, avec sainte Marie-Madeleine de Pazzi, de ce que l'amour n'est pas aimé. »

L'amour affectif brisait ou dilatait les côtes d'un saint Philippe de Néri, d'un saint Paul de la Croix, brûlait le linge de corps d'une sainte Catherine de Gênes dans la région du cœur; et nous n'éprouverions pas la moindre componction ? Est-ce possible que le cri de saint Paul : « La charité du Christ me fait violence » ne se répercute pas chez ceux qui ont entrevu le Sacré-Cœur ! — Non, à cette vue, à ce contact les plus tièdes deviennent fervents. Emile Mâle a pu écrire : « Les franciscains et les dominicains, en parlant sans cesse à la sensibilité finissent par transformer le tempérament premier : ce sont ceux qui ont fait pleurer l'Europe sur les plaies de Jésus-Christ. »

Cet amour effectif consiste dans les divers sentiments, qui font vibrer l'âme : admiration, complaisance, joie, gratitude. Il en résulte qu'on ne se lasse pas de penser à l'objet aimé, d'en parler. Or de tels procédés sont de mise dans le culte divin, parce que nous devons aimer Dieu *de tout notre cœur*, de tous les éléments de notre nature. Notre Seigneur accueillit volontiers l'allégresse et les réclamations des fils d'Israël : « S'ils se taisaient, disait-il le jour des Rameaux, les pierres crieraient » à leur place.

(A suivre).

L. LÉVESQUE.



LES ÉPHÉMÉRIDES DU CŒUR DE JÉSUS

MOIS DE DÉCEMBRE

8 DECEMBRE

8 décembre 1868. — Consécration de la Belgique au Sacré-Cœur de Jésus.

« Par un mandement collectif (1), daté du 14 novembre 1868, les évêques de Belgique, invitaient les fidèles de leurs diocèses à se consacrer au Sacré-Cœur. Ils y indiquaient d'abord les caractères de cette consécration.

« Nous n'avons aujourd'hui, disaient-ils, qu'une seule voix pour parler. C'est assez vous dire qu'un grave motif nous y engage. Nous venons demander au clergé et aux fidèles de nos diocèses un grand acte de réparation et une grande œuvre de dévouement au bien des âmes et au bien de notre patrie. Nous vous demandons un grand acte de réparation, parce que des outrages publics sont faits chez nous à la Majesté divine, à Jésus-Christ, Notre Sauveur et à l'Eglise Notre Mère. Nous venons vous demander une grande œuvre de dévouement au bien des âmes et au bien de notre patrie, parce qu'ils sont, l'un et l'autre, mis en péril par tout ce que l'on tente, en Belgique, pour arracher les populations à la foi qui sauve les âmes et qui civilise les peuples. »

La foi et l'Eglise subissaient à cette époque, en notre pays, les plus rudes assauts. Le mandement rappelle quelques circonstances de cette période agitée qui a laissé dans les esprits de douloureux souvenirs.

« Tous les échos du pays ont redit les cours et les actes

(1) Extrait de *Basilique Nationale du Sacré-Cœur à Koekberg*, revue mensuelle, mars 1907, p. 167.

du Congrès où l'on a formulé le plan de guerre contre Dieu et contre toute autorité sociale. Toutes les consciences chrétiennes sont fréquemment et profondément attristées des paroles prononcées au pied des tombeaux par les membres des associations qui ne confient les restes de l'homme à la terre qu'après lui avoir fait renier la Croix. Plusieurs de nos grandes villes se demandent ce que veulent ceux qui exercent chez elles une haute influence quand ils invitent à se faire entendre dans les cercles littéraires les ennemis déclarés de Jésus-Christ, les coryphées de l'apostasie, les missionnaires de la négation de Dieu, de l'âme et de la vie future.

« La Belgique catholique s'inquiète de son avenir quand elle entend tomber des bouches officielles, accoutumées à parler dans des chaires d'enseignement supérieur, l'apologie des exploits de 93, avec d'horribles paroles où l'ignorance le dispute au blasphème contre l'auguste Sacrement de nos autels. Enfin la crainte de la justice de Dieu, qui châtie les peuples dans le temps, parce que les peuples ne sont pas immortels, la crainte de cette souveraine justice grandit dans les cœurs, quand on voit les auteurs de ces négations et de ces blasphèmes exaltés par une presse complice, et leurs doctrines sans cesse répandues par les grands et les petits journaux, dans les villes et les campagnes. »

Ces scandales publics et continuels demandaient une réparation éclatante. Aussi, répondant au vœu unanime des catholiques, les évêques prescrivent-ils que « dans toutes les paroisses des différents diocèses, et le même jour, dans toutes les églises, la consécration de la Belgique catholique au Sacré-Cœur de Jésus, dans le Sacrement de son amour, soit faite en chaire par les pasteurs au nom de tous.

Cette réparation sera puissante, car l'union dans la prière a reçu de divines promesses. Cette réparation sera puissante, car, pour l'offrir à Dieu, nous serons unis non seulement à nos frères de la terre, mais à nos frères du ciel et au cœur sans tache de la Reine des anges et des saints, le jour même de son Immaculée Conception, jour que nous avons choisi pour ce grand acte de réparation. »

La cérémonie fut, selon le désir des vénérés pasteurs qui en avaient pris l'initiative, « un acte catholique et national ». Les jours qui précédèrent le 8 décembre 1868, furent occupés par un triduum de prédications, qui devait préparer les âmes à la grande manifestation d'amour et de réparation. On y invoquait, dans une prière prescrite par le mandement, l'intercession de Marie Immaculée, l'Intermédiaire toute-puissante entre le Cœur de Jésus et les hommes. A la date fixée pour la consécration solennelle les cérémonies furent si imposantes, l'af-

fluence des fidèles si grande et leur foi si vive que Sa Sainteté Pie IX, à qui relation en avait été faite, voulut en féliciter les catholiques belges. Dans un bref adressé à Son Eminence le Cardinal Dechamps, archevêque de Malines, le Pape disait la joie qu'il avait ressentie, en apprenant l'hommage rendu au Sacré-Cœur. Il félicitait les évêques qui en avaient eu la pensée, et la Belgique qu'il appelle *egregius populus belgicus* (1) du bel exemple donné aux autres nations.

L'année suivante Pie IX prescrivait la consécration du monde entier (2) au Cœur de Jésus. La Belgique renouvela celle qu'elle avait faite. La date choisie était celle du 16 juin 1869. « 16 juin, disait Mgr Dechamps dans sa lettre pastorale, fête de sainte Lutgarde, une sainte belge qui fut une des premières à jouir des intimes communications du Cœur de Jésus; 16 juin, jour anniversaire de l'apparition célèbre de Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite-Marie; 16 juin, jour anniversaire de l'élection de Pie IX au Souverain Pontificat. »

Cette double consécration de la Belgique au Sacré-Cœur de Jésus a porté ses fruits. Elle a marqué pour notre pays le commencement d'une période nouvelle. Peu à peu les maux qu'on avait eu à déplorer ont disparu. La foi et l'Eglise ont retrouvé la liberté à laquelle elles ont droit et ont vu leurs œuvres prospérer en un épanouissement merveilleux.

La Belgique se souviendra d'où lui sont venus tous ces biens. Elle se souviendra qu'elle doit ses succès aux bénédictions du Cœur Sacré de Jésus. Elle restera fidèle et reconnaissante envers Celui à qui elle s'est consacrée. »

Acte de consécration de la Belgique au Cœur de Jésus lu dans toutes les églises le 8 décembre 1868.

« Dieu de puissance et de bonté, de majesté et d'amour, nous voici à vos pieds pour vous prier de ne pas nous traiter selon votre justice. Il est vrai que de cette terre fidèle à la foi depuis tant de siècles, s'élèvent aujourd'hui contre vous des blasphèmes sans nombre. Mais si les cœurs qui vous outragent sont nombreux, la Belgique compte par milliers ceux qui vous aiment et qui veulent vous aimer pour tous ceux qui ne vous aiment pas. Rien ne vous est caché, Seigneur. Voyez donc aujourd'hui la Belgique catholique en prières. A cette heure, dans toutes les églises, les cœurs de vos enfants réunis vous offrent à la fois la même espérance et le même amour.

Oui, Seigneur, nous croyons que vous êtes le Fils de Dieu,

(1) Le remarquable peuple belge.

(2) Non du monde entier, mais de l'Eglise catholique.

le Verbe éternel par qui tout a été fait. Nous croyons qu'après nous avoir créés à votre ressemblance, vous nous avez aimés jusqu'à prendre la nôtre et que vous vous êtes fait homme pour nous aimer jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix.

O Créateur devenu Sauveur ! O notre Père, devenu notre Frère, n'était-ce pas assez d'amour ? Non ; après vous être donné au genre humain par l'Incarnation, vous avez voulu vous donner à chacun de nous en particulier par la Sainte Eucharistie, et vous nous avez fait ce don d'une manière ravissante et vraiment digne de vous. Pour nous empêcher d'oublier que votre mort nous a rendu la vie, vous avez voulu être offert à perpétuité, dans le sacrifice de l'autel, sous les apparences de la mort, sous les espèces séparées qui rappellent l'effusion de votre sang ; mais pour nous faire voir que vous vous êtes donné à nous sous les voiles de la nourriture terrestre, afin de redire tout à la fois à nos yeux et à nos cœurs : « Je suis le pain vivant descendu du ciel. »

Oui, vous l'êtes, Seigneur, et vous le faites bien sentir à qui vous reçoit comme il faut ; oui, et après l'avoir cru sur votre parole, nous le savons par une expérience ineffable.

O Cœur Sacré de Jésus, nous voulons vous rendre amour pour amour. Jusqu'ici, nous vous avons trop peu aimé, et nous vous avons trop offensé. Désormais, nous nous consacrons entièrement à vous ; nous voulons être à vous sans réserve ; nous voulons ne rien refuser à votre amour ; nous voulons faire et souffrir ce que, pour notre bien, vous voulez que nous fassions et que nous souffrions, nous voulons vivre et mourir pour vous.

Mais dans l'impuissance où nous sommes de vous adorer, de vous remercier, de vous aimer, de vous prier comme vous méritez d'être adoré, remercié, aimé et prié, nous vous offrons l'adoration, la reconnaissance, l'amour et la prière du Cœur Immaculé de Marie, votre Mère et la nôtre. Accordez-nous ce qu'elle vous demande pour nous, et accordez à la Belgique ce qu'elle vous demande pour elle.

Soyez miséricordieux pour notre patrie, Seigneur, et que cet acte de réparation publique ne la préserve pas seulement de votre justice, mais obtienne à tous ceux qui vous offensent la grâce d'ouvrir les yeux à votre lumière et de se frapper la poitrine en présence des miracles de votre amour. »

Lucien BURON, *prêtre.*



LE SACRÉ-CŒUR ET LA CHINE

(Suite) (1)

B. — TEMPS ACTUELS

1) *Le culte en général :*

En 1873, le P. Paul Denu, S. J. (2) écrit au Directeur du *Messenger du Sacré-Cœur* : « Depuis la consécration du Tcheli au Sacré-Cœur, cette dévotion est devenue plus que jamais chère entre toutes à nos chrétiens. Aussi que de consolants résultats ! Chacun dans leur district nos Pères ont éprouvé les douces et puissantes influences du Cœur de Jésus, sur les âmes. C'est, par exemple, le P. Octave qui voit tout un village païen de 100 familles se lever et venir à lui pour en recevoir la doctrine du Maître du ciel (3). C'est le P. Leboucq qui, après 9 ans de prédications et defforts n'obtient que la conversion d'une seule vieille femme et qui, (appuyé sur les promesses du Sacré-Cœur), se trouve tout-à-coup à la tête d'une nouvelle chrétienté de 40 à 50 familles. C'est l'accroissement de notre collège de Sienhsien. C'est enfin le mouvement sensible de conversion qui se manifeste dans chaque district et appelle beaucoup de monde pour le seconder.

On avait pu craindre, lors du massacre de Tientsin en 1870 (4), que les conversions allaient s'arrêter subitement ; heureusement le Cœur de Jésus veillait. *Ego dormio, sed Cor meum vigilat*, et il n'y eut à constater qu'une diminution assez

(1) Voir *Regnabit*, août-septembre 1927, p. 100 - novembre 1927, p. 228.

(2) Tué par les Boxeurs, à Tchoukiaho, le 20 juillet 1900, avec le P. Mangin, cousin du général Mangin.

(3) C'est le nom de Dieu en chinois, *Tientchou*. Le mot *Tien* ciel, pour désigner Dieu a été prohibé par l'Eglise. Les Protestants disent : *Changti*, le Souverain d'en haut. Dans les anciens auteurs chinois, le mot *Changti* ne renferme pas l'idée de Divinité, mais seulement un pouvoir transcendant. Les Protestants appellent aussi abusivement leur secte « la religion de Jésus ». C'est pour donner le change et jeter de la poudre aux yeux des Chinois.

(4) Deux prêtres : un lazariste européen, un prêtre chinois et 10 Sœurs de Charité, furent massacrés..

grande, il est vrai, de baptêmes d'adultes (1). La vie normale reprit bientôt (2).

Au mois d'octobre 1888, le S. Pontife conviait tous les Associés de l'Apostolat de la Prière, à offrir leurs prières, leurs œuvres et leurs souffrances, pour la conversion de la Chine.

« Quelle victoire pour la Divine Bonté, écrit un vicaire apostolique, si les Associés de l'Apostolat de la Prière, concentrant spécialement leurs *efforts* sur cet empire de Chine, si digne de leur affectueuse compassion, lui obtenaient de se convertir à Jésus-Christ ! Cette conversion nous paraît plus désirable que celle d'aucun autre peuple, puisqu'elle procurerait à Dieu une gloire plus grande, et à l'Eglise une dilatation incomparable qui doublerait le nombre de ses enfants. »

La même intention fut recommandée aux 25 millions d'associés de l'Apostolat de la Prière en juillet 1912, en novembre 1917, en septembre 1923. Espérons que la conversion des 400 millions de Chinois attirera spécialement encore l'attention du monde catholique, surtout depuis le jour mémorable du sacre de six évêques chinois par Pie XI, le 28 octobre 1926 (3). Prions pour que les Directeurs de l'Apostolat accueillent bientôt le projet d'une Intention générale pour la Chine ! En 1888 encore, le P. Wibaux écrit : « L'année 1887-1888 a été marquée par une protection visible du Sacré-Cœur dans notre district. En voici quelques traits : Je m'étais engagé envers le Sacré-Cœur à célébrer une messe d'action de grâces pour chaque *centaine* d'enfants infidèles qui seraient baptisés. L'année s'annonçait mal et promettait peu de fruits pour le ciel. Eh bien ! en dépit de difficultés multiples, nous avons obtenu, dans notre district, 1980 baptêmes d'enfants.

J'avais encore promis une messe d'actions de grâces pour chaque baptême de femme fiancée ou mariée avec dispense à un chrétien. En quelques mois, j'ai dû offrir ainsi 18 messes au divin Cœur.

Enfin, j'avais fait la même promesse pour chaque retour d'apostats... Ici, l'œuvre était plus laborieuse ; mais grâce à la

(1) Avant 1870, la moyenne des conversions annuelles dans le vicariat de Sienhsien, s'élevait à 2000 ; après les massacres de Tientsin, elle descendit à 12 ou 1400.

Actuellement, en 1926, voici le nombre des baptêmes :

Adultes : 3.372 ; adultes, à l'heure de la mort : 304.

Enfants de chrétiens : 3.136 ; enfants païens, en danger de mort : 24.302.

(2) Cf. *Messenger du Sacré-Cœur*, T. II. 1873, p. 330.

(3) Mgr Odoric Tchong, Vic. ap. de Pooki, au Houpé, franciscain ; Mgr Melchior Souvyr, vic. ap. de Lihsien, Tcheli, lazariste ; Mgr Phil. Tchao, vic. ap. de Suanhoa-fou, du clergé séc. Mgr Louis Tchen, vic. ap. de Fenyang, Chansi, franciscain ; Mgr Jos. Hou, lazariste, vic. ap. de Taichow et Mgr Simon Tsu, jésuite, vic. ap. de Haï-men (Kiangsou).

puissante influence du Sacré-Cœur, presque tous les retardataires des villages de Hi... et de Li... sont revenus à Dieu et ont rempli leur devoir... » (1)

On se rappelle qu'en 1899, le cardinal Mazella envoya une lettre à tous les évêques du monde pour leur recommander, au nom de Léon XIII, le culte du Sacré-Cœur. Le Souverain Pontife, disait-il, « désire voir, au sein des peuples chrétiens, la piété envers le Cœur très Sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ s'enraciner et devenir de jour en jour plus florissante... »

Quels furent les efforts tentés en Chine pour entrer dans la pensée du St-Père ? Le P. Edm. Moreau, s. j. va nous répondre de Zi-Ka-wei, près de Changhai : « La dévotion au Sacré-Cœur, écrit-il, est très répandue dans nos régions, et cela de longue date. Pendant le mois de juin et chaque vendredi de l'année, nos chrétiens ajoutent à leurs prières usuelles les Litanies du Sacré-Cœur, suivies d'un acte de consécration. Presque partout, durant le mois de juin, la statue du Sacré-Cœur est spécialement décorée. Dans beaucoup de localités, le premier vendredi du mois est célébré : Exposition du Saint-Sacrement, avant la messe ; le soir, bénédiction et amende honorable... Les images du Sacré-Cœur abondent. Chaque foyer chrétien a la sienne, exposée à la place d'honneur, même chez les nouveaux convertis, sur lesquels elle attire les bénédictions du ciel.

Si vous désiriez maintenant savoir, continue le Père, sous quel aspect la dévotion au Sacré-Cœur est le mieux comprise du peuple, je vous dirais que la plupart de nos chrétiens n'ont pas une idée très claire de son essence, qui est un amour réparateur. Beaucoup ne voient en elle que le moyen d'obtenir une bonne mort. »

Faut-il s'étonner de cette conception ? le Chinois, homme pratique et positif va droit au but et se demande ce que rapporte cette magnifique Révélation du Sacré-Cœur, dont les missionnaires lui parlent si souvent.

En 1918, un de nos séminaristes, envoyé « en expériment » dans la préfecture de Kingtcheou, au Tcheli, réunit, chaque soir, les hommes de la chrétienté de Tsingtsacho et le livre du Règne du Sacré-Cœur, en mains, il leur explique ce qu'est le Sacré-Cœur, ce qu'il désire, ce qu'il promet. En trois mois, ces vieux chrétiens reçurent une connaissance approfondie de la dévotion au Sacré-Cœur ; chaque famille voulut acheter cet opuscule, faire la consécration et répandre autour d'elle son culte bien aimé. Ce séminariste, aujourd'hui prêtre zélé, n'a-t-il pas ainsi préludé au Rayonnement intellectuel du Sacré-Cœur

(1) Cf. *Messenger du Sacré-Cœur*, T. II, 1888, p. 750.

au Tcheli ? *Ignoti nulla cupido*. Autrefois, disaient ces braves gens, nous avons bien entendu parler du Sacré-Cœur, mais nous n'en comprenions pas la nature, l'excellence et l'utilité. Maintenant nous savons. La cause est gagnée.

Ailleurs, dans le Kiangsi septentrional, pays de nouveaux chrétiens, le culte du Sacré-Cœur fait aussi des conquêtes. « Depuis 10 ans, écrivait en 1922, M. Théron, C. M. directeur du District de Joeitchou, la dévotion au divin Cœur a fait beaucoup de progrès en Chine ; elle se répand de plus en plus dans notre Vicariat... »

Au Houpé, Mgr Ricci, le 23 juin 1922, jour de la fête du Sacré-Cœur, a nommé un promoteur des Œuvres du Sacré-Cœur dans son Vicariat, spécialement de la Croisade de prière.

2) Consécration au Sacré-Cœur.

Une des pratiques que les apôtres du Sacré-Cœur cherchent à introduire partout ici, c'est la consécration des familles.

« Cette consécration, écrit le P. Moreau, s'est répandue ces dernières années dans la Mission du Kiangnan. Il y a tel district où cet acte de consécration est répété par nos chrétiens tous les jours du mois de juin (1) ».

Dans plusieurs régions du Theli, la formule de consécration se récite chaque jour à l'église, après la prière du soir. Pas étonnant ! beaucoup de familles ont fait la cérémonie officielle dans leur maison. C'est à la fin d'une mission, à la suite d'une retraite, à l'issue d'un sermon de circonstance que nos chrétiens achètent une belle image du Sacré-Cœur, venue d'Europe ou sortie des ateliers de Zi-ka-wei, préparent chez eux un petit autel, l'ornent de fleurs et de banderolles, en papier peint pour les pauvres, en satin pour les riches : de beaux caractères chinois y étalent de pieuses sentences qu'un simple coup d'œil gravera dans la mémoire. Les familles, à l'aise surtout, quand tout est prêt, invitent le prêtre à venir bénir l'autel et l'image ; les pauvres ont honte d'introduire le missionnaire dans leur taudis, à trois travées, aux murs en terre sèche, aux fenêtres en papier couleur de riz, où tout s'entasse pêle-mêle ; fourneau, batterie de cuisine, chaudron, voisinent avec les bols, les bâtonnets, les légumes ; des nattes enroulées contiennent la provision de grain, un âne, attaché à l'auge, occupe un coin de la chambre ; les enfants rampent sous ses pieds ; la fumée remplit l'appartement et sort par la porte. Allez trouver un endroit décent pour y mettre l'image du Sacré-Cœur ! Et pourtant, bien souvent, il y en a une, mais elle a été bénite à l'église, et non dans leur mesure.

(1) Cf. *Messenger du Sacré-Cœur*, 1899, p. 756

Pour développer cette œuvre, le P. Matéo a fondé des Secrétariats en Chine, et de son côté, le *Messenger du Sacré-Cœur* pousse résolument à la consécration des familles que le P. Théodore Wibautz, ancien zouave pontifical a inaugurée à Jersey en 1888.

Au deuxième centenaire de la mort de Sainte Marguerite-Marie, en 1890, le Musée eucharistique de Paray reçut 35 volumes contenant environ 1.500.000 consécrationes de famille. Le plus élégant de ces volumes était placé dans un coffret de bois artistement sculpté. D'où venait-il ? De Chine. Elle lui avait envoyé le nom de plusieurs milliers de famille. La première feuille, magnifique broderie en soie, représentait une famille chinoise se consacrant au Sacré-Cœur. En haut, le Sacré-Cœur est entouré d'anges ; en bas, à gauche, le père et son fils ; à droite, la mère avec sa fille, déjà grande, et un petit enfant que la mère élève vers le Cœur de Jésus ; le tout est environné d'une belle bordure en labyrinthe, ornée d'une petite perle, à chacun des angles. L'ouvrage est d'un dessin achevé. (1)

La consécration des familles appelle celle *des Vicariats apostoliques*.

En 1871, Mgr Languillat, s. j., à son retour du Concile du Vatican, consacra solennellement sa Mission au Sacré-Cœur. A l'appel du P. Ramière, les Missionnaires et les chrétiens du Kiangnan, adressèrent, le 5 juin 1875, une supplique au Souverain Pontife, pour lui demander la consécration universelle de l'Eglise au Sacré-Cœur. Un album, couvert de 12.000 signatures, fut envoyé au Pape ; c'était, gracieusement pliée, une bande de soie de 50 pieds.

Le 16 juin de la même année, la consécration fut renouvelée dans la vaste église de Tongkadoo, à Changhai. Un télégramme l'annonçait à Pie IX : « *Episcopus, clerus, fideles Kiangnan, SS. Cordi se devoventes, Pio Magno, gratulationes, vota*. L'Evêque, le clergé, les fidèles du Kiangnan, se consacrant au Sacré-Cœur, présentent à Pie IX le Grand, leurs félicitations et leurs vœux. »

Le lendemain, arrivait de Rome, la joyeuse réponse : « *S. Pontifex vobis gratias ex corde agit et benedictionem apostolicam peramanter impertitur* : le S. Pontife vous remercie de tout cœur et vous envoie très affectueusement la bénédiction apostolique. »

En 1873, Mgr Dubar consacre la Mission du Tcheli Sud-Est, aujourd'hui le Vicariat de Sienhsien, au divin Cœur, et en 1874, il prescrit à tous ses prêtres d'employer la formule du

(1) Cf. Letierce, *Etude sur le Sacré-Cœur*, T. II, p. 357.

P. de Mailla : « Cœur Sacré de Jésus, origine du saint amour.. » pour consacrer leurs districts au Sacré-Cœur.

Mgr Ricci, au Houpé N-O, le 23 juin 1922, et Mgr Calza, au Honan, le 17 septembre de la même année lui consacrent aussi leur Vicariat.

Dès qu'il fut sacré Evêque, Mgr Huarte, s. j., offrit au divin Cœur la belle province du Nanhoei, si pleine d'avenir et déjà mûre pour la moisson : c'est la conquête de 25 millions de païens que le nouveau vicaire apostolique prétendait ainsi entreprendre, sous l'étendard du Sacré-Cœur. Aidons-le.

Au premier Concile de Chine, en 1924, plusieurs évêques auraient voulu que l'Episcopat réuni consacrat *la Chine au Sacré-Cœur*⁽¹⁾; cette motion n'aboutit pas pleinement ; Mgr Costantini, à la prière d'un évêque, se contenta de proposer la consécration de la Chine à la Ste Vierge pour le moment, parce que, y fût-il dit, l'Eglise de Chine est encore à l'état d'enfance, elle a besoin d'une mère ; les peuples adultes eux, se consacrent au Sacré-Cœur, mais dans la formule adoptée, nous lisons : « ...O Marie... par vos mérites et votre intercession, que tous les peuples de la Chine, rachetés par le sang précieux de votre divin Fils, soient amenés au Cœur Sacré du Rédempteur, source de vie et de sainteté, pour qu'enfin il n'ait plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur. Là aussi, la piété de l'Eglise enseignante a voulu suivre la voie normale, *ad Jesum per Mariam*.

Espérons qu'au deuxième Concile plénier, quand évêques, étrangers et indigènes siégeront ensemble, le délégué ou le Nonce apostolique, consacra le plus grand peuple du monde au Sacré-Cœur et hâtera ainsi l'entrée dans l'Eglise de ses 430 millions de païens chinois.

Au Japon, Mgr Giannini, délégué apostolique, à la fin du Concile, le 19 octobre 1924, consacra au Sacré-Cœur le pays du Soleil levant. Notre-Seigneur a certainement des desseins particuliers de miséricorde sur les païens. N'a-t-il pas demandé à Sœur Marie du divin Cœur que Léon XIII lui consacrat aussi les païens du monde entier, c'est-à-dire « les cœurs de tous ceux qui n'ont pas encore reçu la vie spirituelle par le saint baptême, mais pour lesquels Il a donné sa vie et son sang et qui sont appelés également à être un jour les fils de la Sainte Eglise, pour hâter par ce moyen leur naissance spirituelle. » (1)

Mais quelle nation au monde compte plus de païens que la Chine ? Au dernier recensement des Postes, en 1925, le guide officiel donne pour la Chine le chiffre de 437 millions d'habi-

(1) Cf. Lettre de Ste Marie du divin Cœur à Léon XIII, 6 janv. 1899. *Regnabit*, T. VII, n° 2, Juil. 1924.

tants ; de ce nombre défalquons 2.400.000 chrétiens, néophytes à peine sortis du paganisme ou catholiques de vieille date, et il nous restera encore plus de 434 millions d'infidèles. Confucianistes, Taoïstes ou Bouddhistes, et même 30 millions de Mahométans, répandus surtout dans les provinces de l'ouest, au Tibet, au Turkestan...

Le pape a offert ces païens au divin Cœur, ce sont donc des « consacrés » ; ils appartiennent de droit à Notre-Seigneur, mais ils restent hors de l'Eglise. Tôt ou tard, au milieu d'eux, Jésus-Christ exercera aussi « son règne de justice, d'amour et de paix » (Préf. de la Fête du Christ-Roi).

Notre-Seigneur avait dit à S^r Marie du divin Cœur : « Quand le monde entier sera consacré à mon Sacré-Cœur, les païens recevront la grâce plus vite. » Cette promesse s'est réalisée pleinement en Chine. En 1899, après 600 ans d'efforts apostoliques, de travaux, de souffrances, de sang répandu, au tableau de l'Eglise de Chine 600.000 chrétiens seulement restaient inscrits ; Tamerlan avait effacé, dans sa rage de persécuteur, les listes péniblement élaborées sous la dynastie des *Yuan*. Quand le P. Nath. Ricci arriva à Pékin en 1600, il ne retrouva ni vestige, ni souvenir des anciens chrétiens. Tout était à recommencer. Léon XIII consacre les païens au Sacré-Cœur et en 20 ans, le chiffre des chrétiens a triplé : nous sommes 2.400.000 catholiques aujourd'hui et nous marchons rapidement, grâce au Sacré-Cœur, vers le 3^e million. *Duc in altum*, nous a dit Benoît XV, et le 28 octobre 1926, Pie XI a consacré les prémices de l'Episcopat chinois : six évêques ont reçu l'onction du Pasteur suprême : la Chine s'ouvre à la foi !

3) *Eglises du Sacré-Cœur.*

Des églises ou chapelles en l'honneur du Sacré-Cœur s'élèvent dans chaque district. Au Jennkiou, sur 20 chrétiens, 7 ont choisi le Sacré-Cœur pour patron. L'église cathédrale de Sienhsien, bâtie en l'honneur du Sacré-Cœur, dès 1864, a déjà reçu le choc de bien des attaques. En 1868, c'est l'insurrection des *Tchangmao*, ou rebelles aux « Longs cheveux » ; ils font irruption dans l'église, mais voyant au-dessus de l'autel une grande statue du Sacré-Cœur, et Mgr Dubar, à genoux devant elle, ils se retirèrent, sans avoir touché à l'église.

En 1900, c'est la révolte de la *Boxe* ; le Sacré-Cœur nous aida visiblement à repousser les assauts de ces bandits qui se croyaient invulnérables : le temple dédié au Sacré-Cœur resta indemne, tandis qu'ailleurs les églises flambaient et les maisons des chrétiens s'écroulaient.

En 1888, Mgr Maquet, Vicaire apostolique de Sienhsien

écrit au Directeur du *Messenger* (1) : « Je n'ai rien de plus à cœur, dans une contrée, que de bâtir la première église du pays, en l'honneur du Sacré-Cœur... C'est ainsi que cette année, j'ai bâti sous ce vocable la première chapelle de la préfecture de Roangping, à Naichou. Je le devais bien un peu à la bienheureuse Marguerite-Marie, car, c'est le jour de sa fête que j'ai dit, il y a 4 ans, la première messe dans ce village. Je lui avais promis que si les catéchumènes persévéraient, je construirais leur chapelle, en l'honneur du Sacré-Cœur. Aujourd'hui, il y a 64 chrétiens baptisés... » En 1926, ce village compte plus de 400 chrétiens ; déjà dès 1914, environ 150 personnes avaient fait les premiers vendredis du mois.

« Cette année encore, continue Mgr Maquet, nous avons bâti la première église de la préfecture de Tamingfou, sous le vocable du Sacré-Cœur. Tous, chrétiens et païens y ont travaillé avec un égal entrain. La croix fut même faite par des païens et plantée par eux au sommet du petit clocher. Elle porte entre ses bras un Sacré-Cœur, sur lequel est écrit l'invocation : « *Cor Jesu Sacratissimum, miserere nobis !* » Cœur Sacré de Jésus, ayez pitié de nous ! »

Puissent les bénédictions du divin Cœur se répandre de plus en plus sur toute cette contrée qui, il y a 15 ans n'avait pas encore entendu prononcer le nom du bon Dieu ! » (2)

Quand donc, comme en France, en Belgique, en Espagne, en Colombie, etc., pourrons-nous élever ici une église *nationale* en l'honneur du Sacré-Cœur ; *Sacratissimo Cordi Jesu Sina conversa et devota* ? Sans doute, quand nos chrétiens auront augmenté en mérite et en nombre ? Il est question, on le dit, de réunir le Congrès eucharistique international à Pékin en 1934, pourquoi pas ? Ce temple votif sera-t-il alors construit ? Le construira-t-on là, et comment et par quelles ressources ? Qui sait ? *Cheitchentaï* ? comme on dit en Chine.

Récemment, les chrétiens chinois ont pris l'initiative de recueillir de l'argent dans toute la Chine pour bâtir un palais au délégué apostolique ; d'ores et déjà la somme offerte s'élèverait à 80.000 dollars, près d'un million de francs ; pourquoi n'en ferions-nous pas autant pour le Cœur du Christ-Roi ? Ce geste magnifique hâterait son avènement en Chine : Il commencerait enfin à régner par son Cœur.

Tamingfu (Tibeli).

Alph. GASPERMENT.

Miss. en Chine.

(A suivre)

(1) Cf. *Messenger du Sacré-Cœur*, 1888, p. 747.

(2) En 1888, la Préfecture de Tamingfou comptait 807 chrétiens et 156 catéchumènes. Aujourd'hui, il y a 25.672 chrétiens, 7781 catéchumènes, 209 chrétientés et 594 annexes...



AMIS & APOTRES DU CŒUR DE JESUS

Sœur Jeanne GUILLEN

RELIGIEUSE AUGUSTINE (1575-1607)

Le 2 juin 1896, le Pape Léon XIII signait l'Introduction de la Cause de béatification de Sœur Jeanne Guillen, religieuse augustine au couvent de Saint-Sébastien d'Orihuela (Espagne).

La servante de Dieu était morte depuis près de trois cents ans, et le procès informatif ouvert et clos depuis ce temps. Des circonstances imprévues avait jeté la vénérable dans le plus total oubli.

Le vendredi 16 juin 1616, à la demande des RR. PP. Augustins d'Aragon et des notables d'Orihuela, les précieux restes de Jeanne Guillen furent exhumés de l'ossuaire commun des religieuses et déposée au chant du *Te Deum* dans la chapelle de Saint Antoine, à droite de l'autel majeur de l'église du monastère.

Cela ne suffisait pas. A leur tour les compatriotes de la vénérable voulurent glorifier la pieuse moniale. Quelques jours plus tard, le 2 juillet, dimanche dans l'octave du *Corpus Christi*, eut lieu la fête officielle. Elle fut grandiose. Les cloches, les pétards, les feux d'artifice, la musique contribuèrent, chacun pour sa part, à donner à la cérémonie le plus brillant éclat. Il y eut messe solennelle et panégyrique et la journée se termina en apothéose, avec la douce bénédiction de Jésus-Hostie à la fin d'une belle procession.

Sœur Jeanne Guillen était donc canonisée par ses concitoyens, fervents admirateurs de ses vertus (1).

Pendant ce temps le procès informatif était ouvert et dirigé par le R. P. Mancebon. Il faut avouer qu'il ne perdit pas son

(1) Un décret du Pape Urbain VIII a prohibé, pour l'avenir, ce culte rendu aux saints, avant l'heureuse conclusion de leur procès de canonisation.

temps, car tout était terminé avant 1619. Mgr Balaguer dépêcha un de ses chanoines à Rome avec mission d'y porter la copie légalisée de ce procès.

Mais la mort surprit en chemin le fidèle commissionnaire et les pièces du procès disparurent sans que personne n'en entendît jamais plus parler.

En 1857 la Mère Victoire-Marie tenta d'attirer l'attention sur la vénérable et de faire introduire la cause. Rome répondit : « Donnez-nous les pièces du procès diocésain. » Les archives furent fouillées de fond en comble, non seulement au monastère, mais encore à l'évêché et dans d'autres couvents. Peine perdue. Du procès aucune trace, et probablement c'en était fait à jamais de cette belle cause de canonisation.

Une religieuse cependant, saintement obstinée dans sa confiance apparemment vaine obtint, à force de vives instances, de faire elle-même des recherches dans des caisses contenant de vieux papiers et des livres anciens. Elle se sentait, disait-elle, poussée à poursuivre ses investigations. La permission lui fut octroyée le 15 juin 1887 et le même jour elle retrouvait avec la joie que l'on devine, le volumineux in-folio enfermé dans un vieux sac poussiéreux. Cette trouvaille méritait bien un grand merci. Incontinent le *Te Deum* fut chanté, et sans retard le précieux document fut envoyé à Rome qui le retint, permettant ainsi aux cœurs chrétiens un consolant espoir.

I

DANS LE MONDE

La courte vie de Jeanne Guillen non exempte d'événements extraordinaires, fut cependant l'existence bien simple d'une âme trempée comme le meilleur acier, inflexible devant le devoir, mais douce au prochain. L'iconographie nous la représente debout sur un parterre de fleurs, tenant en sa main droite une tige de lis, aux blanches fleurs épanouies et de sa main gauche serrant un cœur enflammé : symbole et de sa parfaite netteté d'âme et de son grand amour envers le Cœur de Jésus (1).

Elle était de famille chrétienne et bien accommodée des biens de la terre. Son père s'appelait Honoré et sa mère avait nom Anne Ramirez (2).

(1) On peut interpréter dans ce sens la représentation de ce cœur, étant donné que sœur Jeanne Guillen eut effectivement pour la gloire du Cœur de Jésus un zèle ardent. Même étant admis que ce cœur représentât celui de la vénérable, cela ne diminue en rien le fait de l'amour de sœur Jeanne pour le Cœur de Jésus.

(2) La vie de la vénérable Jeanne Guillen fut écrite par le R. P. Mancebon, de l'Ordre de Saint-Augustin, qui vécut de 1567 à 1625. En 1894 cette vie fut de nouveau

Née le 27 décembre 1575 à Orihuela, antique cité de la province espagnole de Valence, elle fut baptisée dès le lendemain et nommée Eléonore-Jeanne. Ce dernier nom lui fut imposé pour la mettre sous la protection de l'Apôtre bien-aimé au jour duquel elle était née. A l'exemple de saint Jean, elle sera une vierge tout à la fois pudique et dévorée d'amour.

Elle reçut bien jeune, à moins de six ans, le 3 février 1581, le sacrement de confirmation, et cette prise précoce de possession de son âme par l'esprit de force lui fut d'un grand secours lorsque s'engagea la lutte dont son avenir était l'enjeu.

Vers le même temps elle perdit son père. Mais ce malheur douloureusement ressenti ne causa aucun préjudice à l'éducation de l'enfant. Anne Ramirez, si elle avait du cœur, avait encore beaucoup plus de tête, et reportant son affection ardente sur sa fille elle l'éleva avec une douce fermeté et un grand bon sens. Elle la forma à la vraie et solide piété, et lui mit au cœur un grand amour pour les pauvres et les petits. Jeanne prenait un extrême plaisir à faire l'aumône. Elle savait d'ailleurs si bien s'y prendre. Avec une grâce charmante qui gagnait tous les cœurs, elle donnait tout ce qu'elle trouvait et même ses vêtements. Lorsqu'elle avait affaire à des enfants, elle les conduisait à la cuisine et les servait elle-même, tout en leur faisant une petite leçon sur la prière.

Certes, qui l'eût considérée attentivement eût reconnu en elle une âme bien plutôt faite pour le ciel que pour la terre. Elle ne jouait pas comme les autres enfants de son âge; mais toujours modeste elle recherchait la solitude pour prier à son aise, ou vaquait aux soins du ménage. Était-elle absente un instant? On était certain de la découvrir dans sa chambre aux pieds d'un crucifix qu'elle vénérât de tout son cœur.

C'était un véritable combat qu'elle livrait lorsqu'on lui mettait par aventure, des rubans dans les cheveux. Sa répugnance était tellement vive pour la parure, qu'il fallait qu'on les lui enlevât au plus tôt. La paix était à ce prix.

Etonnée, et plus encore heureuse de ces dispositions, sa tante Mariana Gallent, sondant l'avenir, annonça la future sainteté de sa nièce.

La sainteté de Jeanne! Elle devait être grande si l'on en juge par les combats violents que lui livrait le démon. Quel triomphe c'eût été pour lui que de faire abandonner à la jeune

publiée, mais remaniée et débarrassée de nombreuses réflexions morales et ascétiques qui en diminuaient un peu l'intérêt. C'est de cette seconde édition que nous nous sommes servis pour cette notice : *Vida de la V. M. Sor Juana Guillén, Religiosa agustina, arreglada de la que escribio el P. Mancebon, de la Orden de S. Agustin, por un religioso de la misma orden, in-8º Madrid, Imprenta de Luis Aguado, 1894.*

vierge la voie de la perfection. Dans ce duel à mort ce fut Jeanne qui l'emporta. Le « Grappin » employa, mais vainement, tous les moyens en son pouvoir afin qu'elle en arrivât à quitter l'oraison. Peine perdue ! Sur le judicieux conseil de son prudent directeur elle intensifia sa prière. Ce fut d'abord de l'obsession intérieure. Puis vinrent des scènes d'infestation pénible ; le malin faisait grand tapage autour de l'enfant, poussant de hauts cris et lui apparaissant sous des formes animales laides à faire peur ; il faisait aussi un vacarme assourdissant avec le sceau d'un puits contigu à la chambre de Jeanne ou bien encore il introduisait dans son livre de prières d'énormes escarbots destinés à lui inspirer une grande répulsion. La vierge ne répondait que par la patience et l'amour de Dieu. Satan vaincu se retira tandis que Dieu consolait sa servantes par de suaves visites.

Elle fit sa première communion fort jeune et, à l'âge de dix ans, elle se voua au service de Dieu par le vœu de virginité. Pour se maintenir pure et triompher du démon elle vivait d'austérités et fréquentait assidument les sacrements. Sa dévotion, déjà grande, croissait lors de la fête de son céleste patron et de son ange gardien mais surtout aux jours de Marie. Si agréables étaient ses délicatesses envers la Reine des Cieux que celle-ci toute maternelle se montrait à elle douce et bienfaisante, la couronnant de fleurs et la consolant.

Toutes ces suavités transportaient l'humble vierge ; son cœur était pris et lorsqu'il fallût engager le combat pour décider de l'avenir, Jeanne était forte de la force de Dieu même. De beaux partis se présentèrent qui la convoitaient. Peut-être ses grands biens étaient-ils une raison, non avouée, de leur assiduité. D'assidus, ils devinrent importuns et ils en arrivèrent jusqu'à menacer frère Nicolas Bouet, carme, le confesseur de Jeanne, de se venger sur lui s'il ne persuadait à sa pénitente de renoncer à son vœu.

Ces prétendants audacieux avaient dans la place une complice active. Anne Ramirez ne cessait de tancer vertement sa fille pour lui faire accepter des propositions honorables pour elle et avantageuses pour la famille. Elle voulait que Jeanne fût richement vêtue. Une fois la pauvre enfant céda, toute en larmes, aux caprices maternels et se chargea de ses plus belles parures. La joie de la mère dura peu. Rentrée dans sa chambre Jeanne pleura sa faiblesse et s'étant dépouillée de ses vanités, elle coupa sa chevelure blonde et, la présentant à sa mère avec ses habits, elle lui dit, et catégoriquement : « Prenez, ma mère, et ne croyez pas que je veuille me marier ; ne vous fatiguez pas à me proposer des parures. Je veux être religieuse et mon Epoux sera Jésus-Christ. »

Après quelques tentatives d'intimidation et de persuasion, la mère vaincue cessa d'importuner sa fille.

La lutte avait duré cinq années !

Jeanne avait atteint sa quinzième année. Et son désir était immense de fuir le monde et d'en échanger les fausses douceurs pour les vraies joies de la vie religieuse. Mais il lui fallut encore attendre quelque temps.

La pieuse enfant profita de ce délai toujours cruel au cœur de l'âme aimante pour dresser déjà la barrière entre le monde et elle.

Elle parvint tout d'abord, mais non sans âpres récriminations maternelles, à vendre ses riches habits et ses parures. Le prix en fut donné aux malheureux, et surtout à quelques jeunes pauvresses qui n'avaient que des haillons pour couvrir leurs membres décharnés.

Puis désireuse de gagner beaucoup d'âmes à l'Epoux divin, elle réunit dans sa maison quelques jeunes filles animées de saints désirs. Dans ce monastère en miniature la vie était fervente et sous la ferme direction de notre vénérable les plus solides vertus étaient pratiquées. Ce petit béguinage devint rapidement célèbre dans la ville.

La sainteté de Jeanne s'affirmait chaque jour davantage.

Son premier directeur fut le Dominicain Damien Balaguer, religieux exemplaire et très entendu dans les choses de l'âme. Mais il abandonna bientôt la conduite de Jeanne et, ayant quitté l'Espagne, il alla mourir au bout de neuf ans aux Indes, en réputation de sainteté.

Jeanne Guillen ne manqua pas dans la suite de directeurs qui la firent progresser, mais la première empreinte du Père Balaguer ne s'effaça jamais. Ce fut lui, en effet, qui introduisit Jeanne dans la vie d'oraison et de pénitence. Elle communiait trois fois par semaine outre les grandes fêtes et les jours de nombreux saints envers lesquels elle avait une dévotion particulière. Vif était son amour envers Jésus-Hostie ; lorsqu'elle le pouvait elle accompagnait le prêtre portant aux malades le saint viatique.

Son exemple était déjà un apostolat très fructueux et volontiers elle s'improvisait prédicateur pour engager plus vivement les âmes à la pratique de l'amour de Dieu.

Elle faillit ruiner sa belle santé par quelques indiscrètes pénitences. Un jour que, très affaiblie, elle avait été consignée à la chambre, le Père Balaguer tenta, aidé des arguties d'Anne Ramirez, d'ébranler la constance de Jeanne. Aux gronderies assez vives qui lui furent adressées elle répondit en ces termes :

« On ne peut pas aller au ciel sans pénitence et il est préférable que le corps endure quelque chose en cette vie, que de jouir ici-bas et de souffrir éternellement. J'ai entendu dire ces jours derniers par le Père Mancebon, dans l'église de l'Hôpital, que le corps ne nous avait pas été donnée par Dieu pour en jouir, mais pour le mortifier et de cette façon accumuler des mérites pour l'éternité. C'est ainsi qu'on fait les saints» .

Le Père Balaguer battit en retraite et ne revint plus à la charge.

Cependant Jeanne Guillen avançait en âge et le moment était venu de se cloîtrer. Après avoir pensé un moment aux Dominicaines elle se tourna vers le Carmel de Valence. Et pourtant sa belle dot aurait été bien reçue des Frères-Prêcheurs qui l'escomptaient un peu pour fonder un couvent à Orihuela. Après le Carmel, ce fut le monastère franciscain de Saint-Jean-Baptiste. Dieu la voulait augustine. Trois religieuses du couvent de Notre-Dame des Douleurs de Bocacente venaient de fonder tout récemment un monastère à Orihuela. Ce fut le Provincial, Père Jérôme Moliner, qui décida de l'entrée de Jeanne dans ce couvent de Saint-Sébastien. Lorsqu'Anne Ramirez se fut rendu compte qu'elle avait perdu la partie, elle déclara à sa fille que pour ne la point quitter elle se ferait religieuse avec elle. » Je veux bien, répondit Jeanne ; mais cherchez le monastère où vous voulez vivre, afin que je me retire dans un autre. Votre compagnie serait un obstacle à mes exercices religieux. » La mère vaincue n'insista plus.

La prise d'habit eut lieu le 15 mai 1597 alors que Jeanne avait un peu plus de vingt ans. Elle reçut le nom de Marie, le nom de Jeanne étant déjà porté par une religieuse. Mais le postulateur de sa cause de canonisation, Mgr André Balaguer, évêque d'Orihuela, lui conserva le nom de Jeanne.

Anne Ramirez se retira le cœur brisé et désespéré.

II

AU MONASTERE DE SAINT-SEBASTIEN

a) LE NOVICIAT

Ce n'est pas exagérer que d'affirmer la perfection de la nouvelle novice. Dès les premiers jours elle dépassait les sœurs anciennes par sa régularité, son attention aux plus minutieuses observances de la règle, son extrême délicatesse dans les relations. Mais sa vertu de prédilection fut un recueillement intensif, nous dirions volontiers excessif, s'il était possible qu'une âme pût, en fait de recueillement, excéder la mesure. Cet amour de

la solitude et du silence la porta à faire le vœu de n'adresser la parole à personne ; elle n'en excepta pas même sa digne mère qu'elle refusait de voir au parloir. Les raisons d'une telle conduite sont faciles à fournir. Sœur Jeanne voulait éviter le gaspillage du temps et la curiosité inutile.

La fervente novice devait avoir fait son vœu sans le visa de l'obéissance car la Mère Prieure demanda au Père Provincial l'annulation de ce vœu indiscret.

Sœur Jeanne fut alors envoyée au parloir.

b) LA PROFESSION

Elle fit profession le 18 mai 1598, jour de la Très Sainte Trinité, entre les mains de la Mère Prieure Hiéronyme Francis. Ce fut un vrai gala. L'assistance nombreuse et des plus brillantes rehaussa l'éclat de la cérémonie. Les musiciens de la cathédrale exécutèrent les chants et Don Alphonse Saludo, Prieur de Notre-Dame de Resaca, de Murcie, donna le sermon.

Le cœur de Sœur Jeanne en ce beau jour déborda de reconnaissance. Il jouit d'une indicible allégresse, mais tout au dedans car à l'extérieur la nouvelle professe demeura dans un mutisme presque complet et un profond recueillement.

Ses parents et amis voulurent, ainsi qu'il est accoutumé, la féliciter et l'entretenir quelques instants au parloir. Mais elle s'y déroba quelque peu sauvagement. Il lui semblait qu'elle perdrait dans ces colloques de courtoisie la suprême jouissance de ces divines amours. La Mère Prieure eut pitié des visiteurs déçus, et ordonna à Sœur Jeanne de se rendre au parloir. Malgré tous ses efforts elle ne parvint qu'à montrer combien ces visites l'importunaient.

c) JEANNE GUILLEN, MAÎTRESSE DES NOVICES.

Quatre ans après sa profession Sœur Jeanne fut choisie comme maîtresse des novices. Quel coup de foudre ! Elle faillit se révolter à l'annonce d'un choix qu'elle était seule à ne pas approuver ! A quoi pensait-on ? Elle, l'indigne, l'incapable, l'inexpérimentée, la mettre sur le boisseau pour éclairer toute la maison ; lui confier le noviciat ! Elle supplia même le Père Mancebon de la faire relever de cet obéissance. Vaines démarches ! Elle dut s'incliner sous l'obéissance.

L'espérance des supérieurs ne fut point trompée. Elle gouverna le noviciat avec une rare compétence, unissant la douceur et la fermeté, et forma des âmes vraiment intérieures.

d) SES ENSEIGNEMENTS AUX NOVICES

Comme la mère poule rassemble ses poussins sous ses ailes,

ainsi Mère Jeanne Guillen réunissait auprès d'elle ses novices pour les mieux former. Sa cellule était le lieu du rassemblement lorsque les novices n'étaient ni au chœur, ni dans leur obédience. Son zèle était tel que lorsqu'un devoir l'appelait hors du noviciat, elle enfermait prudemment à clef ses enfants dans sa chambre. Elle ne leur enseignait rien avec tant de soin que l'amour de la solitude et du recueillement. Elle grondait impitoyablement les délinquantes. Aussi le noviciat était-il silencieux ; on y eût entendu une mouche voler.

Âme d'oraison, elle voulait que ses novices lui ressemblassent. Mais elles étaient loin de l'égaliser. Chaque matin elle faisait deux heures d'oraison après Prime et le soir elle y vaquait de cinq à six heures. Tous les mercredis elle tenait chapitre et pour s'y préparer elle faisait trois heures d'oraison. Peu à peu ses enfants s'adonnaient à ce fructueux exercice, et en retiraient les plus grands profits.

Très mortifiée elle-même, on eût pu craindre que dans son gouvernement elle ne poussât indiscretement ses novices vers les pénitences extérieures. Mais elle était prudente, sans mollesse. « Voulez-vous rendre la chair esclave ? disait-elle ; maltraitez-la ! » Malheur cependant à la pauvre novice qui lui eût avoué une pénitence accomplie sans permission ! Elle était tancée d'importance. Elle faisait une chasse impitoyable à l'amour-propre, dans quelque gîte qu'il se retirât, et elle le condamnait d'autant plus sévèrement qu'il se revêtait des apparences de la vertu. Sans négliger disciplines, même sanglantes, haïres et cilices et toutes les diverses chaînes, elle préférait que ses novices souffrissent patiemment pour Dieu les petits dégoûts et mépris quotidiens.

Il nous est impossible de passer en revue tous les précieux enseignements que cette âme choisie donnait à ses novices. Il faudrait en composer comme un traité de vie spirituelle, profitable à beaucoup. Pour chaque heure, chaque occupation, chaque fête, elle avait donné comme un directoire pratique, ne laissant rien au caprice de chacune, mais toutefois elle ne les privait pas d'initiative, comme si elles fussent des bébés comprimés dans leurs maillots.

E) ELLE EST RELEVÉE DE SA CHARGE

La santé de Jeanne Guillen donnait quelques inquiétudes à ses supérieurs. La charge de maîtresse des novices était écrasante par elle-même et par les multiples travaux qui en alourdissaient le poids. On jugea bon de la remettre parmi ses sœurs. Ce lui fut une joie. Elle pourrait alors donner libre cours à l'amour divin. Elle se composa un emploi du temps telle-

ment rigoureux qu'aucune minute ne pouvait être abandonnée à la fantaisie. Si, pour trop d'âmes, le temps c'est de l'argent ; pour notre vénérable le temps bien employé était le moyen d'acquérir les joies célestes.

Ce fut alors que son oraison devint continuelle. A part quatre heures à peu près qu'elle donnait à la lecture, au travail manuel et à la réfection de son corps, elle passait toute sa journée au chœur, dans la contemplation la plus élevée et la plus amoureuse. Elle y venait dès trois heures du matin ; mais de peur de perdre le bénéfice de cette action dans la louange humaine, elle retournait à sa cellule, quelques instants avant l'exercice commun pour qu'on ne s'aperçût pas de son absence matinale. La journée terminée, les religieuses allaient prendre leur repos. Sœur Jeanne, elle, demeurait au chœur jusqu'à dix ou onze heures. Après avoir fait un quart d'heure de méditation les bras en croix sur la Passion de Jésus elle allait se coucher, environ quatre heures, sur une chaise ou sur une natte.

Les faveurs les plus singulières récompensèrent cette constance inlassable dans la prière. Fréquentes étaient ses visions qu'elle cacha toujours avec la plus jalouse humilité. Sa mort seule délia les langues et révéla la vérité. A plusieurs reprises elle contempla Jésus tout sanglant ; cette vue même chassa les démons qui voulaient l'empêcher de se flageller. Pendant la Semaine Sainte, elle suivait comme pas à pas, les douloureuses scènes de la Passion, et ces jours d'amertumes se passaient pour elle dans les larmes et les pénitences. Jésus triomphant se montra à notre vénérable comme il était au sortir de son glorieux tombeau, allant visiter sa sainte Mère en compagnie des Patriarches et des Prophètes. Les saints présents à cette scène baisèrent, à la demande de la Mère de Dieu, les plaies du divin Crucifié. Jeanne Guillen obtint la même faveur et avec une joie indicible elle appliqua ses lèvres à la plaie du Côté.

Elle put encore souvent contempler la Sainte Vierge laquelle, accompagnée de saint Jean l'Evangéliste, la remit sur pied d'une grave maladie.

Le ciel aussi lui fut découvert ; la vue de cette gloire immense accrut ses non-moins immenses désirs de le posséder bientôt.

f) SA MÈRE ENTRE AU COUVENT

Nous avons vu qu'Anne Ramirez, le cœur brisé par la détermination de sa fille, s'était proposé de la suivre au couvent. La réponse de Jeanne n'avait fait que retarder la mise à exécution de ce projet. La pauvre mère ne pouvait vivre sans sa

filles. Ses amies s'en apercevaient bien au deuil perpétuel qu'elle semblait porter. Seul la piété intense procurait à son âme un peu de consolation. Enfin le moment vint où il fallut lui ouvrir les portes du monastère. Sa constance triompha de toutes les oppositions. Elle sembla revivre.

Ce fut un spectacle émouvant que celui de ces deux âmes, si liées l'une à l'autre et se portant mutuellement aux sommets de la vertu. Anne Ramirez, heureuse d'avoir retrouvé son trésor, ne songea plus qu'à son âme. Ses progrès dans la vie spirituelle furent tellement grands que peu de jours après son entrée elle laissait bien derrière elle les religieuses même les plus anciens.

C'était avec Jeanne la course à la sainteté. Elles rivalisaient toutes deux, la mère et la fille, de régularité, de piété, et de détachement. Les conversations étaient assez rares, trop au gré de la pieuse veuve qui semblait toujours exciper de ses droits sur son enfant. Jeanne, elle, les trouvait trop fréquentes parce qu'elle les considérait comme un larcin commis au préjudice du divin Epoux.

Anne Ramirez ne passa que sept mois auprès de sa fille. Le 5 août 1605, épuisée de pénitences, elle mourut après avoir fait profession sur son lit de mort. Notre vénérable Sœur, craignant que sa mère ne fut troublée par les derniers adieux, n'assista pas à sa mort, mais passa la nuit à la chapelle soutenant par sa prière cette âme si chère.

D'aucuns parleront de l'horrible dureté de cœur de cette religieuse ; il nous faut bien plutôt admirer cet exemple de détachement héroïque, rare dans les annales de l'hagiographie et peu imitable.

D'ailleurs elle connaissait le salut de sa mère. Son calme et sa joie étonnèrent. Comme on lui en faisait la remarque, elle dit : « On ne doit point pleurer la mort du juste, et Dieu a daigné me révéler que ma mère chérie exhala son dernier soupir dans les bras des anges qui la transportèrent au ciel ».

Les derniers liens étaient brisés !

g). LES DERNIERS MOIS ET MORT

L'heure était arrivée des suprêmes détachements. L'Epoux appelait l'Epouse ; il était nécessaire qu'elle doublât les étapes. Sœur Jeanne avait la persuasion, peut-être la certitude, de sa fin prochaine, et elle se hâta. Le dernier obstacle était tombé. Elle se sentait des ailes pour voler dans la voie de la perfection. Elle était libre.

Son premier soin fut de mettre entre le monde et elle une

barrière infranchissable. Le vœu de silence absolu, qu'on l'avait empêchée d'émettre au cours de son noviciat, hantait son esprit et était son plus vif désir. Elle réfléchit, pria et demanda conseil à tous ceux dont elle connaissait l'esprit et la prudence. A l'unanimité tous l'encouragèrent, tant ils percevaient l'action de Dieu dans cette détermination. Le 13 septembre 1605, elle prononça le vœu de ne plus jamais parler aux personnes du dehors, excepté le seul confesseur dans l'exercice de son ministère.

Huit jours après, elle se dépouillait de tout ce qu'elle possédait : bijoux, vêtements, etc., tout y passa. Elle ne garda que son unique habit, et encore à regret. La spacieuse cellule qu'on lui avait assignée à cause de sa santé délicate fut, elle aussi, troquée contre une plus pauvre et exigüe. Le mobilier en fut des plus sommaires : un lit, trois croix de bois, un coffret pour y mettre à l'abri ses instruments de torture et un crucifix que lui avait confié le R. P. Mancebon. De ce dernier objet il ne lui était pas permis de se défaire ; sinon il aurait pris la même destination que ses biens propres. Ce vœu de pauvreté émis et exécuté, combla l'âme de la vénérable de la plus profonde joie. Quelle paix ! Quelle allégresse ! C'était du délire. Elle n'avait jamais été aussi heureuse de toute sa vie. Elle reçut de tout ce qui précède comme un *confirmatur* céleste. Saint Matthieu vint de la part de Jésus lui montrer que son sacrifice était agréé et lui donner dès cette vie un avant-goût des célestes douceurs qui lui étaient réservées dans l'autre.

Cette autre vie était prochaine plus qu'on ne se l'imaginait. Sœur Jeanne fut atteinte le 6 août 1606 et se coucha le 5 novembre. Cette longue maladie, et bien douloureuse, ne fit pas perdre patience à notre Vénérable. C'était une joie que de la soigner ; c'était aussi une grande édification. Chacune s'efforçait d'adoucir ses souffrances, et de prolonger sa vie. Elle, elle désirait mourir et plus le terme s'approchait, plus son désir s'avivait. Elle reçut pieusement les derniers sacrements et sentant « sa sœur la mort » s'approcher à grands pas, elle donna à ses sœurs quelques conseils et en particulier celui de demeurer dans la solitude intérieure. Aurait-elle pu recommander autre chose ?

Elle mourut le 2 juin 1607, un samedi, la veille de la Pentecôte, comme elle l'avait vivement souhaité. Elle n'avait pas encore trente-deux ans et en avait passé dix dans le monastère. Son visage devint resplendissant, annonçant sans nul doute, la gloire dont Sœur Jeanne était en possession.

SA DÉVOTION AU SACRÉ CÔTÉ ET AU SACRÉ-CŒUR

Lorsqu'on eut enterré en grande pompe la Servante de Dieu, Frère Michel Aguedes, le Prieur de Saint-Augustin, qui l'avait bien connue, exalta ses vertus. Nous n'entreprendrons pas de le suivre dans cette voie, mais nous nous contenterons de parler de la source divine où Jeanne Guillen allait puiser et la force et l'amour.

Son oraison était continuelle. Et le sujet préféré de ses interminables méditations était la Passion de Jésus. Elle vivait avec Jésus Crucifié et chacun des jours de la semaine avait sa considération particulière. Et dans le Seigneur Jésus ce qu'elle aimait à contempler avec plus de soin, c'était les divines plaies. Elle songeait sans cesse à ces ouvertures béantes dans lesquelles elle se réfugiait et logeait ses novices. A chacune de ces plaies correspondait une des petites heures de l'office, et à Vêpres elle se renfermait dans celle du côté. C'était là le lieu de son repos. C'était ce qu'elle avait voulu exprimer dans un dessin très original et qui ne la quittait jamais. Dans un cercle, à gauche et à droite placées verticalement deux plaies saignantes de chaque côté, représentant les plaies des mains et des pieds. Dans le haut une banderolle portant ces mots : *in nidulo meo moriar* (1) ; en bas une autre banderolle, fixée au bec d'une colombe, avec ces mots : *pone me juxta te* (2), et au centre de ces quatre motifs un nid dans lequel se trouve une colombe portant en son bec un rameau d'olivier. C'est la plaie du Côté dans laquelle la Mère Jeanne Guillen avait élu domicile.

« En considérant la plaie du Côté, écrit son biographe, elle éprouvait de tels incendies d'amour qu'ils la transformaient en un vrai séraphin. C'est pourquoi elle avait coutume de dire à ses confesseurs : « Ah ! mes Pères, qui pourrait comme une innocente colombe nicher dans la plaie du Côté du Seigneur et y demeurer toujours. » Elle voulait se voir enfermée dans le côté du Seigneur, et solidement attachée à lui par les liens de l'amour, pour ne plus vivre d'une autre vie que de celle de son doux Epoux ; pénétrer dans le très doux et très ardent Cœur de Jésus et y demeurer comme dans un jardin délicieux et agréable ».

Cette dévotion aux saintes plaies et à la plaie du côté lui était un doux réconfort. Dans son ardent amour pour Jésus et pour les âmes elle s'efforçait de se faire l'apôtre de l'amour et d'insinuer cette dévotion à ceux sur lesquels elle avait quelque influence. Elle réunissait les enfants le Vendredi-Saint, et sans doute à d'autres jours, et leur enseignait à s'enfermer dans

(1) *Je mourrai dans mon petit nid.*

(2) *Places-moi près de toi.*

les plaies du Christ et dans son Cœur. « Là, disait-elle, se puise le renouvellement de l'âme. » Pour toutes elle était mère et maîtresse. Que ne dit-elle point à ses novices, touchant les plaies et le Cœur de Jésus ? Elle leur suggérerait d'user des quatre fers de la Passion pour s'exciter à la pratique des quatre vœux monastiques ; « la lance, avec le côté ouvert, était la clôture ; là elles devaient se retirer parce qu'en cette plaie elles seraient bien enfermées et bien gardées. »

Pour les animer à accepter à table ce qu'on leur offrait, elle racontait à ses novices le trait suivant qui est rapporté dans les Chroniques de l'Ordre de Saint-François. « Un novice était sur le point de quitter l'ordre parce qu'il avait une extrême répugnance à manger des mets insipides qui lui étaient servis. Le Christ de sa cellule l'interpella : « Pourquoi me quittes-tu ?

— Je n'ose pas aller plus loin avec la nourriture qu'on me donne ici !

Alors Jésus déclouant une de ses mains lui dit en montrant son côté :

— Lorsque la nourriture te paraîtra insipide, frottes-la dans cette plaie et imbibes-la de ce sang ; elle te paraîtra alors de bon goût. »

La Vénérable Jeanne Guillen n'avait-elle le droit d'entrer dans la série des Amis et des Apôtres du Cœur de Jésus ? N'est-elle pas aussi une flamme qui a contribué, pour sa part, à l'embrasement universel ?

Lucien BURON, *prêtre*

AVEZ-VOUS

L'ALMANACH DU SACRÉ-CŒUR

Il n'en reste plus que quelques exemplaires.

72 pages, avec nombreuses gravures dans le texte.

Prix, l'unité : 1 fr. 75 ; franco : 2 francs.

Librairie LETHIELLEUX, 10, Rue Cassette, PARIS (VI^e)

« On trouvera ici, d'abord, les utilités et les renseignements pratiques qu'on demande à tous les Almanachs.

Un riche choix d'histoires et de traits emplissent ces pages, qui ont tous pour caractère commun de mettre en relief la miséricorde du Cœur de Jésus et la confiance qu'il attend de nous. C'est très beau, et c'est une joie de la plus fine essence. C'est parfois à vous faire rire aux larmes, des larmes d'amour et des rires de petits anges. Il y a des mots d'enfants exquis ».

(*Ami du Clergé*, 2 décembre 1926).

Le Rayonnement du Sacré-Cœur dans l'Education.

CAUSERIE AUX ENFANTS :

Paix aux hommes de bonne volonté

Voici, mon enfant, que se préparent pour nous les joyeuses fêtes de Noël.

Pour beaucoup de petits enfants qui n'aiment pas, ou qui ne connaissent pas le bon Dieu, Noël n'a pas d'autre signification que des cadeaux déposés dans le soulier. Noël est synonyme de jouets, de chocolats et de marrons glacés.

Ils oublient, ou ils ne savent pas que si Noël est l'époque des cadeaux, c'est en souvenir du grand cadeau que le bon Dieu a fait à la terre, au premier Noël : le don de son Fils Jésus.

Mais nous, n'est-ce pas, nous n'oublions pas ce que signifient les réjouissances de Noël. Et dans notre cœur nous fêtons le cher petit Jésus qui est né pour nous.

*
* *

Tu te souviens, n'est-ce pas, mon enfant, de ce que nous dit l'Evangile sur la naissance de Jésus.

L'empereur romain Auguste avait voulu savoir combien il avait de sujets. Et la Judée était une colonie romaine ; alors on fit un recensement dans la Palestine, et chacun devait se faire inscrire dans la ville d'où il était originaire. Saint Joseph qui était originaire de Bethléem, s'en alla donc avec la sainte Vierge de Nazareth où ils habitaient, jusqu'à Bethléem. Seulement, il y avait beaucoup de gens qui faisaient comme eux, et quand ils arrivèrent à Bethléem, ils ne trouvèrent pas de place à l'hôtellerie, soit que réellement l'hôtellerie fût pleine, soit qu'on gardât les places pour ceux qui étant plus riches qu'eux pourraient payer davantage.

Ils se réfugièrent donc pour passer la nuit dans une sorte

de grotte qui servait d'étable, et c'est là que le petit Jésus est né. La sainte Vierge l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche.

Et l'Evangile ajoute :

« Il y avait dans la même contrée des bergers qui passaient les veilles de la nuit à la garde de leur troupeau. Et voici qu'un ange du Seigneur leur apparut, et qu'une lumière divine resplendit autour d'eux ; et ils furent saisis d'une grande crainte. Et l'ange leur dit : Ne craignez point ; car voici que je vous annonce une grande joie qui sera pour tout le peuple : c'est qu'il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David (Bethléem) un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Et vous le reconnaîtrez à ce signe : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Au même instant, il se joignit à l'ange une troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté (1) ».

*
~

Ainsi la bonne nouvelle de la Rédemption est annoncée dès l'arrivée de Jésus. Dieu aurait pu, mon enfant, attendre que Jésus ait atteint l'âge d'homme qu'Il soit à même de prêcher, d'enseigner les foules, de se faire reconnaître pour le Messie par ses miracles et par la Sainteté de sa doctrine.

Mais Dieu est trop bon pour attendre lorsqu'il s'agit de nous donner une joie. Dieu avec nous ne marchande pas. Il donne à pleines mains, parce qu'Il donne du trop plein de son Cœur, si je puis ainsi dire. L'amour déborde sans cesse en Lui : Il a hâte de le répandre pour que nous en jouissions.

Jésus continuera ainsi au cours de sa vie sur la terre. Il nous aimera tant que son Cœur languira de se donner à nous. Se donner à nous au Ciel, c'était trop lointain pour Lui. C'est tout de suite qu'Il sent le besoin de nous appartenir. Et ce désir de hâter l'union aimante de son Cœur et du nôtre Lui fera instituer la Sainte Eucharistie.

*
~

Pour le moment ce petit enfant qui pleure de froid dans une crèche ne peut rien pour nous aviser du bonheur qui vient

(1) Saint Luc, chap. II.

à nous. Il ne sortira pas de son silence. Mais parce qu'Il est Dieu, parce que toutes les légions des Anges Lui appartiennent et L'adorent, Il nous fera avertir quand même. Il faut bien que la terre sache que son salut est proche, que l'heure des grandes pitiés a sonné, que le Ciel va se rouvrir à l'homme purifié dans le sang d'un Dieu.

Et tout de suite, les Anges entonnent le chant de gloire et de paix : Gloire à Dieu, car avant tout c'est pour réparer l'offense faite à la gloire de son Père que Jésus se fait homme. Paix aux hommes. Paix entre Dieu et eux; ce traité de paix, je le signerai de mon sang, pense Jésus. Paix aux hommes entre eux; puisque je viens leur apporter ce commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres. L'amour sera gage de paix. Paix aux hommes aussi au fond de leur conscience. Je suis venu pour guérir le malade, sauver le pécheur, effacer le péché.

Paix aux hommes.....
.....de bonne volonté.

*
* *

Et c'est sur ce dernier mot que je voudrais que tu t'arrêtes aujourd'hui, mon enfant.

Le bon Jésus qui a hâte de nous voir heureux, le bon Jésus qui pour notre salut acceptera toutes les souffrances de la Passion, le bon Jésus qui pour notre joie se réduira aux humiliations du Tabernacle, le bon Jésus dont on ne peut mettre par conséquent l'amour en doute ne voudra cependant pas nous donner ce bonheur infini qu'Il nous prépare sans que nous l'ayons au moins un peu mérité. Oh ! pas beaucoup, à vrai dire, car nous sommes bien incapables de mériter Dieu, mais un peu cependant, ce peu qui est la mesure de notre bonne volonté.

La seule chose que Jésus demande pour que nous puissions profiter de cette paix qu'Il vient apporter à la terre c'est notre bonne volonté.

Mais Il y tient tellement qu'Il la réclame dès son arrivée sur la terre.

Je sais bien qu'il y a des grincheux paresseux qui pensent que Jésus aurait bien pu donner son Ciel sans aucun mérite de notre part..... En principe, oui, Il le pouvait : Il peut tout, mais moi je trouve qu'en nous demandant de le mériter un peu, Il nous a donné une preuve de plus de son Amour. A mon avis, rien n'est humiliant comme de recevoir toujours sans rien donner en échange. Je crois que les mendiants qui pourraient travailler et qui vivent de la charité publique sont des gens sans

fierté. Il y a une fierté de bon aloi que Jésus aime à voir chez ses enfants. Il ne nous traite pas en mendiants paresseux. Pardonnez-moi d'oser le dire, mon bon Jésus, mais c'est vrai : Vous nous traitez d'égal à égal. Vous donnez de toute votre richesse divine, mais Vous trouvez naturel que nous donnions de toute notre richesse humaine. Et c'est de votre part une exquise délicatesse que de sauvegarder ainsi notre fierté, et notre dignité. Vous nous avez créés libres, et vous exigez que nous fassions bon usage de votre liberté, tout au moins que nous y mettions toute notre bonne volonté.

* * *

Et là, dans cette exigence, que d'indulgence encore ! Dieu aurait pu nous demander comme prise du bonheur éternel, et comme prise de la paix dès ici-bas, une sainteté parfaite. C'eût été logique : Dieu faisait assez pour nous pour que nous ayons à cœur d'être Saints, de conserver intacte la grâce de notre Baptême.

Mais Dieu sait combien nous sommes faibles, combien la Sainteté nous est difficile quand nous sommes en face de la tentation, et combien aussi nos défauts sont pour nous des tentations constantes.

Fallait-il donc écarter de la joie de la paix tous ceux que leur faiblesse entraînerait au péché ?

Mon pauvre enfant, qui de nous serait resté ? Le Cœur de Dieu est trop aimant pour se résigner à condamner si vite ses enfants.

Au lieu d'exiger la perfection, Il a exigé la bonne volonté... ce qui est bien différent.

La bonne volonté suppose la difficulté devant le bien à accomplir, et quelquefois la non-réussite. Tu sais bien que parfois devant un problème faux tu dis : « Et pourtant, j'y avais mis toute ma bonne volonté. » Ce qui prouve bien que bonne volonté est synonyme d'effort et non de succès.

La bonne volonté suppose encore le courage du « recommencement » après l'insuccès, comme après l'explication d'un problème faux, on essaie de le refaire juste.

Et ce n'est que cela que Jésus demande : la volonté de bien faire, et, quand on a mal fait, le courage de recommencer à vouloir bien faire. Je veux être pieux. Je commence donc ma prière d'une façon recueillie ; c'est de la bonne volonté. Mais voilà que me viennent cent distractions. Je m'en aperçois au dernier signe de Croix. J'ai un sentiment de regret, je promets

à Jésus de faire mieux, et, le soir je commence encore ma prière avec recueillement, c'est de la bonne volonté.

Je suis très violent. Je sais que le bon Jésus aime la douceur, je Lui promets donc le matin d'être très gentil avec mes camarades. Et puis crac... pas plutôt le jeu commencé je me fâche et j'applique un coup de poing à mon adversaire. Je m'aperçois trop tard que j'ai été violent... mais je reprends ma résolution d'être plus doux, et j'essaye... c'est de la bonne volonté !

Je te donne ces deux exemples. Mais c'est tout au long de la journée mon enfant que tu auras l'occasion de prouver au bon Jésus ta bonne volonté de Lui plaire, et c'est toute ta vie que tu pourras et que tu devras être une âme de bonne volonté.

* *

Et comment ne le serais-tu pas ?

La bonne volonté est affaire de cœur.

Avoir bonne volonté en somme, c'est mettre sa volonté à soi dans le même sens que la volonté de Jésus. C'est consentir à ce que son cœur à soi devienne semblable au Cœur de Jésus.

C'est aimer Jésus de tout son être à soi, comme Lui nous a aimés de tout son être à Lui.

Et Jésus nous a tant aimés, mon enfant, que vraiment nos pauvres petits sacrifices sont bien peu de chose en face de cet amour. C'est tout ce que nous pouvons donner. Du moins, donnons-le Lui bien tout.

Soyons vraiment des âmes de bonne volonté.

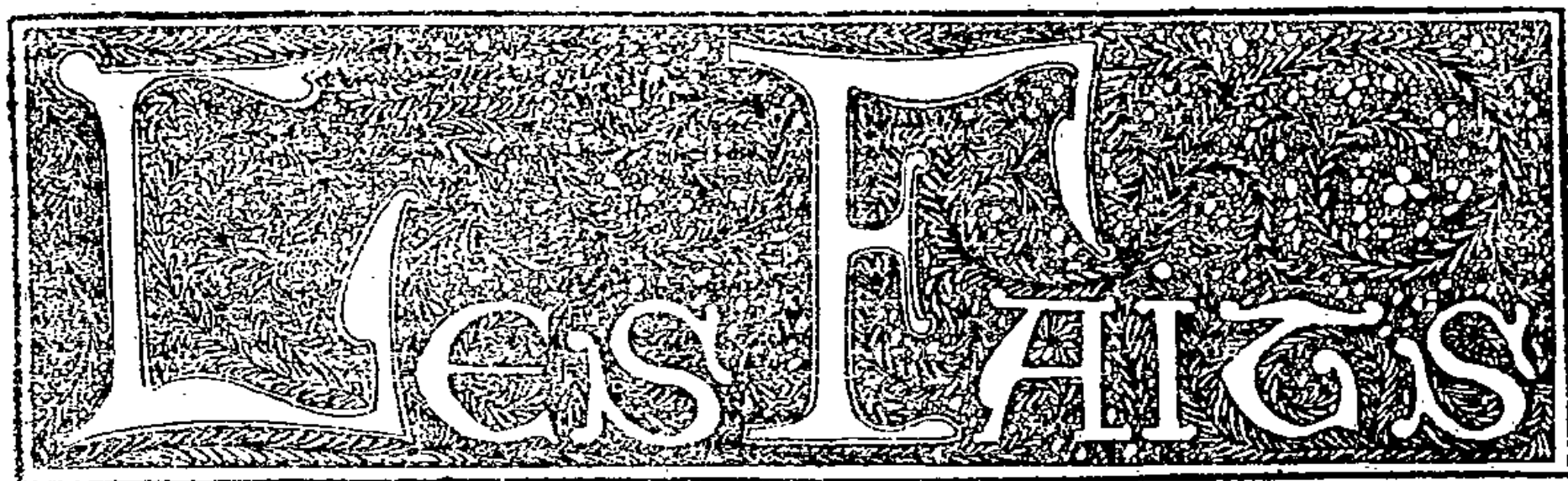
* *

Et puisque c'est ce qu'Il réclame de votre amour, en ce jour de Noël où Il nous apporte la paix, apportons-Lui, nous, des cœurs pleins de bonne volonté, de cette bonne volonté que nous Lui aurons prouvée tout ce mois en faisant des sacrifices.

Et demandons-Lui que toutes les âmes deviennent des âmes de bonne volonté.

Afin que soit satisfait le désir de son Cœur de répandre la paix sur la terre, prélude de la joie dans le Ciel.

Maman FUOCOLLINO.



CHRONIQUES

De pieuses femmes, se plaçant sous l'égide du Cœur Eucharistique de Jésus, ont décidé de mener une vie qui soit à la fois contemplative et active. Ce sont des âmes d'oraison, en contact permanent avec Jésus-Hostie. Leur activité s'exerce au profits d'enfants pauvres qu'elles traitent maternellement et auxquels elles s'efforcent de donner une mentalité eucharistique.

(Revue de l'Arch. du Cœur Eucharistique de Jésus, 1^{er} novembre 1926).

FRANCE

Une église, dédiée au Cœur de Jésus et à Notre-Dame de Pellevoisin, a été bénite en 1926 à Douai, au faubourg de Paris.

BELGIQUE

Dison. En 1914, le curé de Dison fit le vœu d'élever une statue au Sacré-Cœur si la paroisse était préservée des malheurs de la guerre. Le 31 juillet 1927, en exécution de ce vœu, S. G. Mgr l'Evêque de Liège bénissait un monument au Sacré-Cœur élevé sur une des places de la Commune.

Hal. - Le 7 août 1927, consécration au Sacré-Cœur et bénédiction d'une statue.

Overyssche. - Bénédiction d'une statue du Sacré-Cœur dans l'église et consécration officielle de la paroisse et de la commune. S. Em. le Cardinal Van Roey assistait à la cérémonie ainsi que M. Jaspar et les Conseils municipaux et les bourgmestres de la ville et des communes voisines.

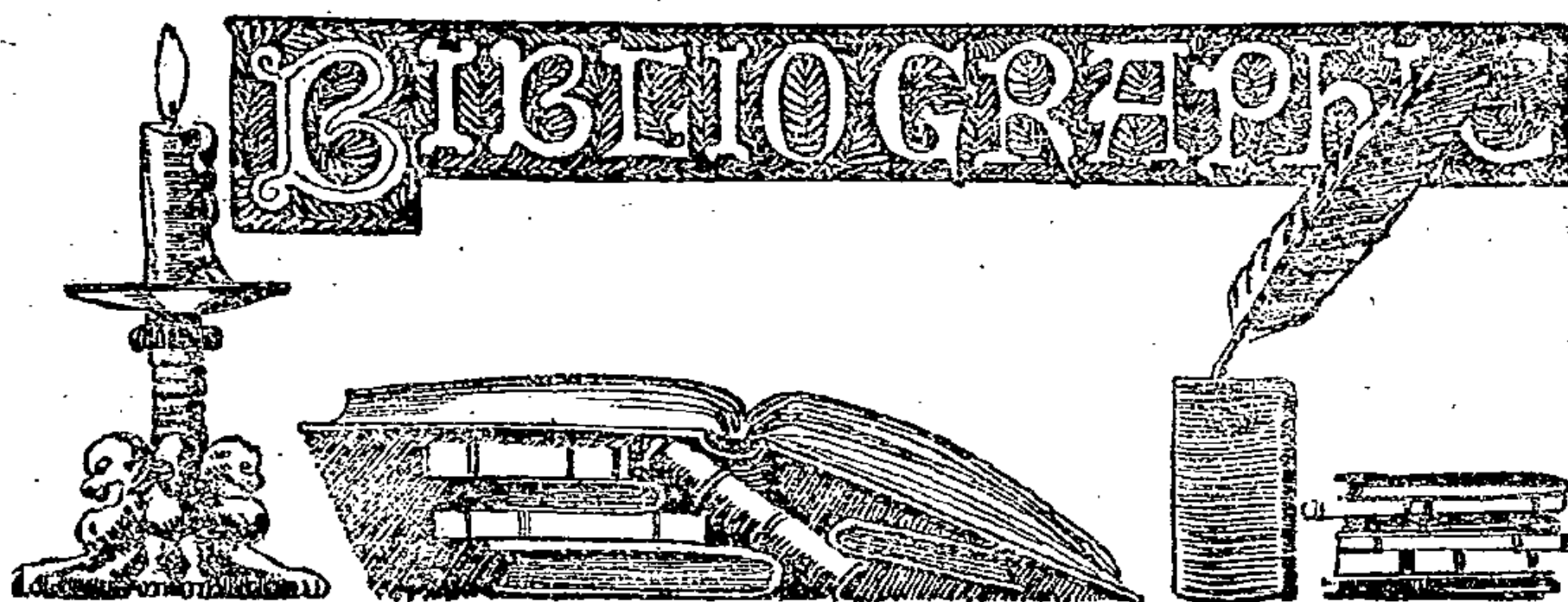
MON PETIT ALMANACH

« *Mon Petit Almanach* » paraît pour la deuxième fois. Ses pages pleines de jolies histoires sont aimées des *petits* parce qu'elles sont écrites pour eux dans un langage à leur portée.

« *Mon Petit Almanach* » est très apprécié des *grands*.
Attrayant et populaire, il faut le répandre.

L'UNITÉ : 1 fr 25 franco ; 12 exempl. 13 fr. 50. , 20 exempl. 20 fr.

Secrétariat des Œuvres du Sacré-Cœur, Rue Chervier, PARAY-LE-MONIAL (S. et L.)
C./C. Postaux Lyon 83-33



BIBLIOGRAPHIE DU SACRÉ-CŒUR

L'Amour du Cœur de Jésus contemplé avec les saints et les mystiques de l'Ordre de Saint-Benoît, in-16 de 221 pages. Paris, Desclée, de Brouwer et C^{ie}-Lethielleux, 1927. Prix : 10 francs.

Ce vingt-sixième volume de la Collection « Pax » est une anthologie des plus intéressantes. Reprenant le travail de Dom Berlière (*La Dévotion au Sacré-Cœur dans l'Ordre de Saint-Benoît*) les Moniales de Sainte-Croix de Poitiers ont voulu mettre à la portée de tous ces trésors qui font grand honneur à l'Ordre monastique.

De très nombreux textes sont reproduits qui tous, de près ou de loin, concernent le divin Cœur. Et pour rendre plus utile un tel recueil, ils ont été groupés et distribués selon les Litanies approuvées par Léon XIII. Ce volume peut donc être utilisé comme *Mois du Sacré-Cœur* ou encore fournir les sujets de méditations pour les premiers vendredis du mois et les cinquante-deux vendredis de l'année.

Les âmes pieuses trouveront grand profit à lire et à approfondir ces textes. Il en sera de même pour l'historien. En considérant les vingt-quatre auteurs cités, antérieurs à sainte Marguerite-Marie (sur les trente-six que contient le recueil), il ne pourra s'empêcher de constater que la dévotion au Sacré-Cœur était déjà bien ancrée dans les âmes avant les événements de Paray. La tradition bénédictine en fait foi.

Un tel ouvrage, complément de celui de Dom Berlière, est une contribution à l'histoire en même temps qu'un aide à la piété.

MARTIN-DONOS (Chanoine de) : *Mois du Sacré-Cœur*, in-8° tellière de 118 pages. Avignon, Aubanel Fils Aîné, 1927. Prix franco : 6 fr. 60.

L'auteur nous présente un *Mois du Sacré-Cœur*, court et substantiel. Une méditation, un exemple de saint, un trait, une résolution : tel est le plan de chaque jour.

Mais ce qui précède sainte Marguerite-Marie est réduit à trop peu de chose. A peine trois lignes et quelques exemples. Avant la sainte Visitandine il y eut tout de même de splendides lumières qui méritaient au moins d'être citées. Saint Jean Eudes n'est pas même

mentionné lui qui fut le Père, le Docteur et l'Apôtre de la dévotion au Sacré-Cœur. Et cependant que de richesses l'auteur aurait pu glaner dans ses œuvres, ainsi que dans sa vie. Malgré ces réserves ce petit livre pourra faire beaucoup de bien aux âmes.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

CAILLARD (Chanoine V.) : *La vénérable Anne-Marie Javouhey* (1779-1851), in-12° de 221 pages, collection « Les Saints ». Paris, Gabalda, 1926. Prix : 6 francs.

L'influence de la Mère Javouhey fut immense. Ame forte, courageuse, prudente elle fonda, parmi les plus grandes difficultés une Congrégation très florissante aujourd'hui. Tout d'abord éducatrices, les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ajoutèrent à l'enseignement le soin des pauvres et allèrent au loin porter la foi et les prestiges de la France. Bourbon, le Sénégal, la Guyane furent leurs principaux champs d'apostolat. Le ferme jugement de la Fondatrice évita dans ses « concessions » les excès des esclaves au moment de leur libération.

Femme d'une énergie rare, elle tint tête respectueusement, mais inflexiblement aux prétentions exagérées de Mgr l'évêque d'Autun. Ce fut pour son cœur une bien pénible épreuve ; elle n'en considéra pas moins Mgr de Troussel d'Héricourt comme un ami très cher. Son triomphe fut aussi modeste que sa résistance avait été ferme.

Elle mourut quelques jours après en laissant une œuvre solidement assise et très aimée.

Ce volume écrit d'une plume alerte résume fort bien les deux volumes du P. Delaplace complétés par nombre de documents puisés aux meilleures sources et surtout aux *Actes du Procès informatif*.

CIGALA (Abbé Albin de) : *L'Imitation de Jésus-Christ méditée*, in-32 oblong de 428 pages. Paris-Bruges, Desclée, de Brouwer et C^{ie}, cartonné. Prix : 8 fr. 50.

Deux caractéristiques recommandent ce volume à l'attention de tous. Sa traduction est en versets rythmiques et chaque chapitre est terminé non par des réflexions et des prières, mais par une homélie et une méditation très pratiques. Une telle nouveauté aidera à mieux comprendre et donc à mieux goûter le chef-d'œuvre de Thomas à Kempis.

Cette nouvelle traduction se présente avec une approbation du Pape Pie X, ce qui en garantit la parfaite orthodoxie ; ajoutons que l'Académie française lui a décerné un prix, consacrant ainsi son mérite littéraire.

DOURCHE (R. P. Joachim M.) O. S. M. : *La Vierge Toute Sainte*, in-8° de 324 pages. Bruges-Paris, Desclée, de Brouwer et C^{ie}. 1927.

« Quelques-uns de ses titres à notre vénération ». Ce n'est pas un traité complet de marialogie, seulement quatre chapitres : la

Mère de Dieu, l'Immaculée, la Toute-Parfaite et la Mère des Douleurs. L'auteur se réclame de S. E. le Cardinal Lépicier, du même Ordre, dans le traité duquel il a puisé la matière de ses trois premières études. C'est dire que la doctrine en est sûre et consolante. Le quatrième chapitre est le plus personnel et ne cède en rien aux trois autres.

Ces pages ont paru presque telles quelles dans *Le Messager de la Très Sainte Vierge*. Les âmes mariales aimeront à les relire et à s'en pénétrer.

En Honor de Cristo Rey. — Devocionario popular para celebrar la fiesta de Jesucristo Rey, in-18 de 54 pages, Tip. « La Buena Prensa del Chimborazo », Riobamba (Ecuador) 1926.

Ce petit manuel de prières en l'honneur de la Royauté du Christ contient : l'institution de la fête, une brève mais bonne synthèse de la doctrine catholique touchant la Royauté de Jésus-Christ, une longue méditation tirée des exercices de saint Ignace de Loyola, la traduction de la messe de la fête, l'acte de consécration du genre humain au Sacré-Cœur, les litanies du Sacré-Cœur, quelques hymnes, et comme conclusion six pages traitant de la Royauté de Jésus-Christ dans la vie pratique : l'individu, la famille, la société.

Comme introduction l'auteur a rappelé brièvement les événements qui ont précédé l'institution de cette fête : Consécrations d'Etats au Cœur de Jésus, Congrès nationaux et internationaux, Erections d'églises et de monuments, etc.

ESCHEVANNES (Cte Carlos d') *L'Evangile de Jean*, in-8° de 252 pages. Avignon, Aubanel Fils Aîné, 1926. Prix : 12 francs.

Une préface de S. Em. le cardinal Mercier présente cet ouvrage. M. d'Eschevannes n'a pas prétendu faire un ouvrage scientifique, mais seulement mettre à la portée des chrétiens instruits le résultat de ses recherches et de ses méditations.

Deux parties. Une introduction qui vise à établir l'origine jahanique du quatrième Evangile et un commentaire simple et clair. Dans l'une et l'autre partie l'auteur se montre bien informé et généralement précis dans l'exposition des arguments.

Comme le dit si bien l'illustre cardinal, M. d'Eschevannes a rendu « service aux chrétiens de plus en plus nombreux qui désirent prendre contact avec l'enseignement évangélique sans avoir les loisirs ni la préparation qui leur permettent d'aborder les ouvrages de première main ».

HOSTACHY (Victor) : *Joie et Sainteté. - IV^e série : Etudes d'âmes du IV^e siècle*, in-16 de XVII-176 pages. Lille-Paris-Bruges, Desclée, de Brouwer et C^{ie}, 1925, 7, 50.

Cette quatrième série, dont M. Emile Baumann a écrit la préface, n'est en aucune façon inférieure à ses aînées. Nous y voyons la joie conséquence de la sainteté, joie calme, profonde, rayonnante. Et cette joie, nous la trouvons dans les saintes Olympiade, Gorgonie,

Emmèlie et Macrine gravitant autour des évêques que furent Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, Basile, etc. Puis enfin les deux martyres volontaires qui s'immolent dans la joie : sainte Apollonie d'Alexandrie et sainte Pélagie d'Antioche. Le volume se clôt sur un appendice : *Les causes de la joie*.

LES REVUES

REVUES FRANÇAISES

Du *Souvenir*, bulletin de l'Eglise du Sacré-Cœur de Marseille. Avril-Juin 1927, nous extrayons ce passage :

LES VOLONTAIRES DU SACRÉ-CŒUR

A Pilate qui lui pose la question : « Vous êtes Roi ? », Jésus répond : « Oui, *vous l'avez dit*, je suis Roi. » (Saint Jean.)

Ainsi Il proclame sa Royauté au moment où triomphe son amour, où l'œuvre rédemptrice de la Passion va s'achever par le coup de lance mystérieux, qui transperce son cœur adorable.

Jésus est donc Roi. Il faut qu'Il règne : « *Oportet illum regnare* ».

Les âmes païennes à courte vue, les Juifs jouisseurs renient avec effroi un Dieu qui se proclame Roi des cœurs sur un gibet infâme, le trône de sa Croix, et ils repoussent les insignes de sa Royauté, sa patience, sa douceur, ses humiliations, ses souffrances... scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils.

Et cependant, il faut qu'il règne sur les vies et sur les sociétés par la vertu de sa Croix, comme c'est par sa Croix qu'il viendra à la fin des temps juger les vivants et les morts.

Les nations croulent toujours sous le poids de leurs dérèglements et parce que leur ont manqué les seuls vrais éléments de conservation : l'austérité des mœurs, la vertu de la Croix, la pénitence chrétienne qui est le tout du christianisme.

« *Nous avons horreur*, dit sainte Angèle de Foligno, *de ressembler au Christ ; nous détestons en fait l'état où a vécu le Christ* ».

Il faut cependant que Jésus reprenne les droits de son règne sur les âmes : *Oportet illum regnare*.

Il lui faut des cœurs dévoués qui rallument le flambeau de la vie chrétienne, des modèles éclatants, des entraîneurs intrépides qui aillent jusqu'au bout de leur amour et de leurs convictions ; il lui faut d'autres *Paul* qui puissent dire avec le grand apôtre : « *Dieu me garde de me glorifier en d'autre chose que dans la Croix de Jésus-Christ par qui le monde est crucifié pour moi comme je suis crucifié pour le monde.* » Ce sont ces dévouements à toute épreuve auxquels Jésus fait appel comme un général à son corps d'élite à l'heure grave des grands assauts quand Il dit : « Que celui qui m'aime prenne sa Croix et qu'il me suive ».

Ecoutez-le, répondez-lui : *Oportet illum regnare*.

C'est pour le faire régner par l'amour et par la pénitence que quelques âmes généreuses inspirées par le Saint-Esprit et guidées par l'obéissance, veulent, avec le secours de la grâce, devenir : « *Les Volontaires du Sacré-Cœur* ».

Elles ont compris les desseins de miséricorde de son Divin Cœur sur le monde, mais elles savent que ses mains sont liées par la Justice de Dieu à cause des iniquités de la guerre et que, pour les expier, il faut des cœurs *immolés, pénitents, crucifiés*.

Ce n'est point une nouveauté, mais une tradition aussi ancienne que l'Eglise et que les Saints nous ont toujours rappelée par leurs écrits et par leurs actes. Saint Paul n'a-t-il pas dit : « Il faut que je parachève en moi ce qui manque à la passion de Jésus-Christ ». Et sainte Catherine de Sienne : « *Le monde semble s'affaïsser dans la mort, qui donc lui rendra la vie ? Le Christ qui la lui a apportée est remonté au Ciel et Il ne reviendra plus jusqu'à la fin des temps dans la majesté du jugement. Mais, ô mon Dieu, vous avez ici-bas des serviteurs que vous appelez des christs ; par eux, vous pouvez sauver le monde ; ô mon Dieu, donnez-nous des christs, des sauveurs !* »

Donnez-nous de vrais pénitents.

Notre-Seigneur a exprimé Lui-même à une de ses plus fidèles servantes le désir de la voir expier pour les autres plutôt que pour elle-même. Cette préoccupation lui étant plus agréable que de pleurer ses propres péchés.

La Vierge Immaculée, à la Salette, à Lourdes, à Pontmain, à Pellevoisin, a répété : Pénitence ! Pénitence ! Pénitence !

C'est la voix suave de notre Mère divine, justement alarmée, faisant écho à la sentence terrible de son Fils : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous ». — « *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes peribitis* ».

Les Volontaires du Sacré-Cœur, comme de toutes petites choses livrées au bon plaisir de Dieu, ont répondu : Nous voici : nous paierons pour les plus faibles et parce que notre néant est immobile devant nos yeux, nous ne nous croirons capables de rien de grand, nous chercherons toujours à nous effacer ; nos pénitences seront réglées par l'obéissance d'après nos forces et nos devoirs d'état ; et comme Jésus veut régner par son Cœur, nous travaillerons avec toute l'ardeur des nôtres à l'avènement de son règne.

Nous ferons à Jésus Crucifié un rempart de notre amour, nous nous efforcerons de réparer les fautes qui sont un obstacle à l'effusion de ses grâces sur l'Eglise et sur le monde entier.

Et parce que saint François d'Assise, enflammé d'un ardent amour de Jésus-Christ Crucifié fut choisi par ce Divin Cœur comme protecteur de la Bienheureuse Marguerite-Marie : « *Je te donne mon serviteur François pour conducteur, comme gage de mon amour, afin qu'il te dirige dans toutes les peines et souffrances qui t'arriveront* », les Volontaires du Sacré-Cœur prendront le Séraphin d'Assise comme modèle dans sa vie de dépouillement et d'amour brûlant pour Jésus en Croix. Les Souverains Pontifes ne nous rappellent-ils pas en toutes circonstances qu'il a été à travers les siècles un des plus fer-

més soutiens de l'Eglise par la création géniale de cette milice religieuse qui donne partout et dans tous les rangs de la société l'exemple d'une vie vraiment pénitente et évangélique.

Ils opposeront aux richesses que le monde poursuit avec frénésie la pratique de la pauvreté volontaire, surtout en esprit et toujours selon les moyens et les conditions de chacun ; à l'égoïsme, la charité et l'oubli complet de soi-même ; aux désirs effrénés du luxe et de la jouissances, la simplicité dans les vêtements, la frugalité dans les repas, la mortification dans toutes les préoccupations personnelles. Ils disciplineront les caprices de leur esprit orgueilleux en le soumettant sans réserve à l'autorité doctrinale de l'Eglise méconnue, à la foi en son orthodoxie et en s'attachant inviolablement à la chaire de Saint Pierre.

PRIÈRE DES VOLONTAIRES DU SACRÉ-CŒUR

Venez, adorons ensemble ce Roi plein de douceur, pauvre, méprisé, blessé, ensanglanté, crucifié et mort par amour pour nous. Qu'il règne sur nous, ses enfants de prédilection, qu'il règne aussi sur les pauvres pécheurs et sur toutes les nations.

« Nous voulons, ô Divin Roi, que vous soyez le Maître de tous. Nous reconnaissons et publions votre souveraineté et votre droit absolu de régner. Nous reconnaissons et publions vos droits sur la Société et nous désirons qu'ils soient éternellement reconnus par toute la terre. » (Pie IX, 11 juin 1859).

Il régnera, ce Divin Cœur, malgré Satan et ses suppôts.

Si tu peux croire, tu verras la puissance de mon cœur dans la magnificence de mon amour. (N.-S. à la Bienheureuse Marguerite-Marie.)

Le Petit Messager du T. S. Sacrement (novembre 1927) ; propose comme sujet d'adoration : la Présence de Dieu, vertu du Sacré-Cœur.

Les Prêtres-Adorateurs. — Continuant son étude sur la dévotion au Sacré-Cœur, M. Mott, dans le fascicule d'octobre 1927 dit ce qu'elle n'est pas : un ensemble de pratiques extérieures qui ne sont que la conséquence et non l'essence de la vraie dévotion. En passant M. Mott remarque :

« Des ouvrages de pitié, des articles de revues et autres productions dénuées de tout fond de doctrine, ne favorisent que trop cette tendance (d'une terminologie de convention), croyant avoir fait preuve de grande dévotion au Sacré-Cœur, par exemple, en n'usant que de ce terme pour désigner Notre-Seigneur, et le substituant systématiquement au nom de Jésus apporté du ciel sur la terre par l'Ange Gabriel ».

Puis M. Mott expose ce qu'est cette dévotion et ce qu'est son objet. Cet objet est double : c'est le Cœur humain de Jésus symbolisant l'amour du Verbe Incarné, et appelé métaphoriquement Cœur.

La fin de la dévotion est triple : amour de réciprocité, reconnaissance et réparation.

Passant ensuite à la pratique l'auteur de l'article traite du culte intérieur (intelligence, cœur, volonté, imitation des vertus de Jésus) et du culte extérieur (fête du Sacré-Cœur, premier vendredi du mois, heure sainte, images du Sacré-Cœur).

REVUES ETRANGÈRES

Agence Catholique Polonaise. — L'Episcopat polonais patronne une nouvelle organisation des plus importantes : l'*Agence Catholique Polonaise* qui s'est tout récemment constituée. Elle a pour but de renseigner sur la vie et le mouvement catholiques en Pologne et aussi prochainement sans doute, sur la situation religieuse en Russie.

Regnabit sera heureux de reproduire tout ce qui, dans ces précieuses informations, aura trait au culte du Cœur de Jésus.

Le Règne du Sacré-Cœur (Louvain), juillet 1927. — Du R. P. KANTER : Cœur de Jésus, rassasié d'opprobres. Les opprobres durant sa vie mortelle et sa passion, les opprobres du Cœur Eucharistique de Jésus.

NOS AMIS DEFUNTS :

Mère Marie des Anges du Sacré-Cœur de Jésus, au Carmel de Caïffa (Palestine), décédée le 12 septembre 1927.

Monsieur l'abbé Ferdinand Prunier, Chanoine honoraire de Bayeux, décédé à Caen, le 20 octobre 1927.

Sœur Marie-Geneviève, de la Congrégation des Religieuses de Saint-Joseph de Chambéry.

IMPRIMATUR :
Remis, die a Decembris 1927.
L. PAULOT
vic. gen.

L'Imprimeur-Gérant : TH. HIRT.

IMPRIMERIE HIRT & Co 53, RUE DES MOISSONS - REIMS.